

A Monsieur le baron Jérôme Pichon,
témoignage de reconnaissance.
P. Pinson

LES RESTES

DE LA

GUERRE D'ESTAMPES

Justification du Tirage

100 exemplaires, papier de Hollande, nos 1 à 100
350 exemplaires, papier vélin, nos 101 à 450

N° 77

LES RESTES

DE LA

ERRE D'ESTAMPES

Par le sieur HÉMARD

PRÉCÉDÉS D'UNE

ICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE L'AUTEUR

PAR

PAUL PINSON



PARIS

LÉON WILLEM, ÉDITEUR

2, rue des Poitevins, 2

1880



NOTICE

SUR

LA VIE ET LES ÉCRITS

DE

RENÉ HÉMARD



Je ne sais ce que c'est que le sieur Hémard. Je ne pourrais dire non plus pourquoi le recueil d'épigrammes intitulé : *Les Restes de la guerre d'Es-npes*, porte le titre qu'il lui a donné (1). Elles nt généralement fort plates, assez grossières ; iis je n'y ai pu trouver aucune allusion aux énements politiques.

C'est ainsi que s'exprime Viollet-le-Duc dans *Bibliothèque poétique*. En notre qualité de

1) *Les Restes de la guerre d'Estampes*, par le sieur Hémard. Paris, is Chamhoudry, 1653, petit in-12 de 17 feuillets non chiffrés mpris le titre et 145 pages.

I.

compatriote de l'auteur, nous avons voulu connaître ce qu'était le sieur Hémard, oublié par l'abbé Gouget dans sa *Bibliothèque française*, et après bien des recherches, nous sommes parvenu à découvrir un ouvrage manuscrit qu'il a laissé et qu'il destinait à l'impression, renfermant entre autres choses importantes un récit curieux de ses voyages en France et en Italie, et de précieux détails sur le siège d'Étampes et sur sa vie. A l'aide de ces renseignements, nous pouvons lui consacrer cette notice biographique qui fera connaître l'écrivain et l'homme énergique qui osa lutter, comme maire de la ville d'Étampes, avec le fameux ministre Louvois.

René Hémard, seigneur de Danjouan (1), conseiller du roi, naquit à Étampes en 1622, de Claude Hémard, marchand de laine, puis receveur général de la terre de Mesnil-Girault, et de Jeanne Martin. Sa mère étant morte en 1629, son père épousa en secondes noces, au mois de juin 1630, Julienne Provensal, veuve de Barthélemy Chéron. Après avoir commencé ses études dans sa ville natale chez les Pères Barnabites, le jeune Hémard alla les continuer au collége de

(1) Danjouan était un fief situé commune de Gironville, canton de Milly (Seine-et-Oise).

Iontargis, et les termina à Bourges chez les 'ères Jésuites, où il fut reçu maître-ès-arts.

Ses études finies, sa famille l'envoya à Orléans our y faire son droit ; mais son père ayant été nporté par une attaque d'apoplexie à la fin de année 1644, il fut obligé de revenir à Étampes. ,'année suivante il retourna à Orléans pour y rendre ses licences, et après un séjour d'une nnée, il revint de nouveau dans sa ville natale.

Héritier pour un tiers de la belle fortune iissée par son père et dont l'administration fut onfiée à sa belle-mère, René Hémard muni 'une somme d'argent suffisante se rendit à .ngers où il résida quelque temps, fréquentant :s salles d'armes et les femmes faciles. Pendant on séjour dans cette ville (1646), il ne fut pas eu surpris d'apprendre que Julienne Provensal, ui avant son départ lui avait fait la promesse ı plus formelle de rester veuve, convolait en 'oisièmes noces avec un capitaine de la garison d'Étampes, Charles Colas, sieur de Cintré, ui devint plus tard major, puis lieutenant du oi à Brest. Ce mariage auquel il était loin de attendre, et qui devait être si nuisible à ses ıtérêts pécuniaires, le décida à quitter Angers t à visiter le centre et le midi de la France.

De retour à Étampes après une absence assez longue, il se lia d'amitié avec plusieurs jeunes gens appartenant aux meilleures familles de la ville, parmi lesquels se trouvait le jeune François Baron, fils de Pierre Baron, médecin, secrétaire du roi. Admis dans l'intimité de cette famille, René Hémard devint épris des charmes de Marie Baron, sœur de son ami et sut s'en faire aimer. Mais s'étant aperçu que Pierre Baron avait d'autres vues sur sa fille, il résolut de s'éloigner.

Il était d'usage et même de rigueur au XVIIe siècle pour un jeune homme de bonne maison, d'entreprendre le voyage d'Italie pour compléter son éducation avant d'entrer définitivement dans le monde. Saisissant ce prétexte pour oublier ses chagrins, René Hémard se rendit à Marseille et s'embarqua pour Livourne, visita cette ville, puis Pise, Florence, Viterbe et Rome où il séjourna jusqu'en 1650.

Rentré en France par Nice, il revint à Étampes avec l'intention de s'y établir d'une manière définitive. Mais pour arriver au but qu'il se proposait, il lui fallait une charge et une compagne. Or, comme la charmante image de Marie Baron était restée profondément gra-

ée dans son cœur, et sachant que son amour ait partagé, il n'eut pas de peine à renouer vec elle des relations interrompues forcément ar son voyage en Italie.

Au moment où ses affaires paraissaient en onne voie, une catastrophe épouvantable vint ndre sur la ville d'Étampes. Le 23 avril 1652, armée des princes commandée par le comte e Tavannes, s'emparait par surprise du faubourg St-Pierre qui fut immédiatement occupé, nsi que toute la ville. Cette occupation eut our les malheureux habitants les conséquences s plus désastreuses, car quelques jours après, s maréchaux de Turenne et d'Hocquincourt, à tête de l'armée royale, investissaient la place t en faisaient le siége, qui ne fut levé que le juin suivant. Quoique René Hémard ne prît art que comme spectateur aux nombreux combats qui furent livrés dans l'intérieur des murs, se conduisit bravement et montra dans plusieurs circonstances beaucoup de courage et un rand sang-froid.

Quelque temps après la levée du siége, il demanda à Pierre Baron la main de sa fille qui ui fut formellement refusée. Cet obstacle auquel es deux amants ne s'attendaient pas leur

suggéra l'idée de passer outre. En effet, pendant que Marie Baron se retirait à Orléans chez une tante, René Hémard obtenait les dispenses religieuses nécessaires et faisait les sommations civiles obligatoires. Ces formalités remplies, lui et sa fiancée partirent accompagnés de parents et d'amis pour se rendre à Mainvilliers, village situé près la petite ville de Malesherbes, où le curé du lieu bénit leur union le 19 août 1653.

Le 27 septembre suivant, René Hémard acheta d'Arthur Provensal, frère de sa belle-mère, la charge de Prévôt des maréchaux. Toutefois comme cette charge ne convenait ni à ses goûts ni à ses aptitudes, il la revendit le 4 septembre 1654 pour acquérir le 8 octobre de la même année celle de lieutenant particulier au bailliage d'Étampes, où il fut installé le 6 juillet 1655. Lors de son installation, il prononça le discours d'usage dans lequel il inséra quatre vers du poëme latin de Pierre Baron, intitulé : *Stemparum halosis* (1), attention délicate de sa part qui émut son beau-père et qui contribua à rendre plus solide encore la récon-

(1) Nous avons publié ce poëme en 1869 chez le libraire Willem, sous ce titre : *La Prise d'Etampes*, poëme latin inédit de Pierre Baron, traduit en français, avec le texte en regard et des notes, in-12.

ciliation qui s'était opérée entre eux quelque temps auparavant.

La mort de Pierre Baron, arrivée le 21 novembre 1661, lui fut très sensible, car il avait pour ce vieillard une affection toute filiale. Un autre coup beaucoup plus terrible encore devait l'atteindre quelques mois plus tard. Le 6 juillet 1662, il eut la douleur de perdre sa femme enlevée par une fièvre pernicieuse contractée en soignant les malheureux (1). Cette perte cruelle

(1) René Hémard lui fit cet épitaphe qui peint éloquemment l'épouse vertueuse et charitable.

D. O. M.

Maria Baron et genere et virtute sic fuit illustris, ut felices sortita nuptias, et marito et Deo, quod rarum est, placuerit.

Pietas in ea nunquam elanguit,

Imo eo ardentior, quo fini propinquior : in publica enim annonæ penuria, charitatis œstu fervida, pauperibus prandium exhibuit, et habitu famulæ, succincta, cibum apposuit, poculum porrexit.

Sed heu ! lugete pauperes, et universi;

Dum populum, ejusmodi aliisque olim beneficentiis demeritam, ad amorem Dei pelliceret, ardentissima febre correpta, tamque pio consumpta incendio, in ipsa florida ætate,

Corpus solo, animam cœlo reddidit
Anno salutis 1662, Julii die 6 œtatis 38.
Abi viator,
Defunctamque prope martyrem, totam per urbem, orbemque
Dicito felicem.
Renatus Hemard, hujus provinciæ propræses,
In desolata orbitate vix superstes,

et inattendue altéra sa santé, mais grâce à son robuste tempérament, il se rétablit promptement.

Élu maire d'Étampes en 1667 par les suffrages de ses concitoyens qui le considéraient avec raison comme un homme d'une probité incorruptible, en entrant en fonctions, il trouva les finances de la ville dans un état déplorable. N'écoutant que son dévouement à la chose publique, il n'hésita pas un instant à faire rendre gorge aux fonctionnaires qui l'avaient pillée. A cet effet, il intenta plusieurs actions en remboursement des sommes dues par des débiteurs de mauvaise foi ou par des créanciers concussionnaires, qui furent condamnés après avoir épuisé toutes les juridictions. Cet acte de vigueur accrut sa popularité et lui valut les éloges de ses administrés, qui payèrent plus tard ses services par la plus noire ingratitude.

exiguum hoc et commune futurum utrique monumentum, adumbrari curavit, christianeque præscripsit.

Ne gemina ista cinis, majore superbit urna
Quos Thalamus, Tumulus jungat, eosque polus.

Avitæ annuarum 20 librarum institutioni, Pro 12 missis sollemniter celebrandis, quo satisfiat animasius aliisque duobus sacris in diebus obitus utriusque que canis repetendis alias 20 libros addidit.

On sait que l'année 1668 fut une des plus brillantes du règne de Louis XIV. Après avoir conquis, en 1667 toutes les places fortes de la Flandre, en trois semaines et en plein hiver, il s'emparait de la Franche-Comté, qu'il dut rendre quelques mois après, en exécution du traité conclu à Aix-la-Chapelle.

Forcé alors de rester quelque temps dans l'inaction d'une paix qui lui procurait quelques loisirs, ce monarque, qui, tout en aimant la guerre ne dédaignait ni le faste ni les plaisirs, voulut faire voir aux populations de son royaume qu'il savait joindre à la gloire des armes la magnificence d'une cour qui n'avait pas d'égale en Europe.

C'était un spectacle vraiment curieux de voir alors la fine fleur de la noblesse si arrogante et si fière, et avec laquelle la royauté comptait autrefois, mais que la hache de Richelieu avait rendue depuis si humble et si soumise, graviter autour de ce roi orgueilleux qui avait pris pour emblême le soleil, avec cette devise prétentieuse : *Nec pluribus impar*. Il n'y avait point de bassesse qu'elle ne fît pour lui plaire, et le plus petit sourire qui tombait des lèvres du maître était accueilli comme une faveur insigne par tous ces courtisans sans dignité.

Au commencement de l'automne 1668, Louis XIV résolut d'aller se promener à Chambord, afin de faire respirer l'air natal à celle qui, quelques années plus tard, devait, sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde, s'enfermer au fond d'un cloître de Carmélites pour y pleurer ses fautes et les infidélités de son royal amant.

Le 21 septembre, le roi et la reine arrivèrent à Étampes ; quelques jours auparavant, une foule d'équipages et un grand nombre de troupes de toutes armes les avaient précédés, et, depuis le fameux siège de 1652, la ville n'avait point vu un tel déploiement de forces, qui ressemblait plutôt à une marche d'armée entrant en campagne qu'à une escorte d'un roi en voyage.

Les officiers municipaux, en apprenant le départ du roi pour Chambord, dépêchèrent aussitôt à Châtres (aujourd'hui Arpajon) un émissaire pour connaître comment il désirait être reçu. Mais, quoiqu'il lui fût répondu qu'il n'y aurait, pendant tout le voyage, ni harangue ni présents à faire, ils ne purent souscrire à une aussi sèche résolution.

La milice prit les armes le matin et se rendit hors la ville, où elle rencontra le maître des

cérémonies qui lui donna l'ordre de se retirer. Le maire et les échevins qui suivaient les habitants reçurent également de cet officier la même injonction, mais ils n'en tinrent aucun compte et continuèrent leur chemin jusqu'à la tête du faubourg, en face le couvent des Capucins, où ils demeurèrent exposés au soleil et à la poussière une partie de la journée.

A cinq heures parut le carrosse du roi, précédé de plusieurs autres, et de celui du capitaine des gardes. Le roi, en voyant les officiers de ville réunis et prêts à le recevoir, fit arrêter ses chevaux. Alors, René Hémard, à la tête des échevins, prononça à genoux la harangue suivante que nous reproduisons comme une pièce curieuse.

« Sire,

« Nous venons moins apporter aux pieds de Vostre Majesté les clefs de cette pauvre ville, que le zèle et les respects syncères du reste de ses habitants. Les premières lui sont deües comme au monarque de la France, et les seconds comme à celuy qui mérite l'estre de toute la terre ; l'un par cette puissance commune que les souverains ont sur les corps, et l'autre par ce doux empire particulier qu'ils doivent avoir,

et qu'ils n'ont pas souvent comme elle, sur les cœurs.

Oui grand Prince, quand la nature
Par erreur ne t'eust pas fait Roy,
Le Peuple françois en murmure
Se serait rangé sous ta loy.

« Mais permettés-vous, Sire, à des chétifs provinciaux, aveuglés de ce soudain bonheur, de bégayer un peu sur le sujet le plus illustre du monde ? Des nains ozeront-ils pour un moment s'ériger en géants ? Non, Sire, encore un coup nous n'apportons icy de bonne foy que des cœurs muets, mais ardens et fidelles ; les plus belles paroles qui s'offrent, n'arrivent pas à la moitié de leur imagination, et ne trouvent rien dans le destin et la vie des Alexandres et des Césars, qui ne cedde à la gloire des vostres ; soit au dedans, soit au dehors : soit en la céleste bénédiction d'une nombreuse famille royale qui leur a manqué, et fait toujours le plus seur bonheur de l'estat, soit en la grandeur martiale de vos faits héroïques, relevés par la conjoncture des temps, infiniment au-dessus de ceux de ces anciens braves. Dans leurs siècles maladroits et presque sans deffence, le gain d'un royaume ne coustoit pour l'ordinaire que celuy

d'une bataille ; au lieu qu'en celui-cy l'esprit et le courage liés ensemble, résistants pied à pied, ne laissent plus guère monter sur les remparts ruinés d'une bicoque, qu'à travers les ponts encore demy-vivants d'un millier de corps morts. Et néanmoins où en sont à présent ces vieilles testes ruzées de Madrid, et ces pezans bras d'Allemagne, devant mon Roy ? Où en est toute l'Europe ? en cervelle, en admiration et en crainte ; et ne sçait-on pas de bonne part, que ces importantes impressions ont donné à Raab, et donnent ailleurs jusques dans le turban mesme ? Grand Prince nous n'avions pas peut estre dessein d'aller si avant, mais comment ne pas essayer à suivre Vostre Majesté quoyque de loin, et comment finir une gloire infinie, si ce n'est en disant sans fin, après les protestations ordinaires et extraordinaires d'une fidélité inviolable, de bouche et de cœur Vive le Roy ! »

Aussitôt après, le maire se releva, prit les clefs dorées de la ville, qui étaient déposées, dans une corbeille de gaze d'argent, et les présenta au roi, lequel, avec un visage satisfait, répondit obligeamment : *Gardez-les, je vous les rends, elles sont en bonnes mains.*

Si les deux premières années de sa mairie avaient été paisibles et prospères, il ne devait pas en être de même pour celles qui suivirent, lesquelles furent des plus orageuses. Au mois de février 1669, le ministre Louvois envoya en garnison à Étampes une compagnie du régiment du Dauphin, commandée par le maréchal des logis de Sainte-Catherine. Les habitants ayant eu en 1664 des démêlés sérieux avec une autre compagnie du même régiment, reçurent le nouveau détachement avec froideur et une antipathie marquée. Des contestations au sujet des billets de logement et du prix à payer pour chaque homme, ne tardèrent pas à s'élever entre le maire et le commandant du détachement, soutenu dans cette circonstance par le commissaire des guerres, M. Chanteloup. Voyant que le maire fort de son droit refusait énergiquement de souscrire à ses désirs, le commissaire porta plainte à M. de la Vallière, commandant le régiment, qui obtint du ministre Louvois l'autorisation de mettre garnison chez lui. En effet, le 7 mars, quatre chevau-légers les plus indisciplinés de la compagnie s'installèrent de force dans sa maison et lui firent endurer mille vexations jusqu'à lui enlever son

canif, en sorte qu'il fut obligé de demander l'hospitalité à un ami pour lui et ses quatre jeunes enfants.

Blessé par une insulte aussi grave, René Hémard partit immédiatement pour Paris avec l'échevin Legendre, afin de soumettre ses griefs au roi lui-même. Arrivé au Louvre à l'heure où le roi donnait ses audiences, il attendit son passage pour lui remettre son placet. Mais la foule était tellement grande qu'il ne put l'approcher. En descendant le grand escalier, il rencontra M. de la Vallière causant avec le ministre Louvois. Un instant après le commandant du régiment du Dauphin vint à sa rencontre, le prit par le bras et l'invita à venir chez le ministre, rendre compte de ses actions. Lorsqu'il fut devant Louvois, celui-ci, rouge de colère, s'emporta et lui dit « qu'il lui apprendrait à vivre, et qu'il eût à l'avenir à en user d'une autre manière qu'il ne faisait. » Malgré cet accueil qui ne lui présageait rien de bon, il représenta au ministre l'injure qu'il avait reçue. Louvois répondit que c'était par son ordre, ajoutant que dans trois jours il enverrait six cents hommes à Étampes. Sans se déconcerter, il lui fit observer qu'il y en avait déjà de trop pour ruiner la ville qui

était innocente, et qu'en sa qualité de maire on pouvait lui faire son procès si on le croyait coupable. Le ministre furieux donna l'ordre aux Suisses qui l'accompagnaient de le chasser de sa présence.

Croyant être plus heureux en s'adressant à M. Le Tellier, il se rendit le lendemain à l'hôtel du père de Louvois situé au Marais. Après lui avoir donné connaissance de ce qui s'était passé la veille entre lui et son fils, il lui présenta un placet dans lequel il plaidait chaleureusement la cause des habitants d'Étampes. Celui-ci, circonvenu d'avance, pour toute réponse s'empara de la pétition et la déchira sans la lire. En présence d'une réception aussi significative, il prit congé du ministre et quitta Paris de peur d'être mis à la Bastille.

Cependant Louvois ayant reconnu que la mesure qu'il avait prise à l'égard du maire était aussi odieuse que ridicule, écrivit au sieur Chanteloup, commissaire des guerres à Étampes, de retirer les quatre chevau-légers qui tenaient garnison dans sa maison (1).

(1) Voici la dépêche de Louvois copiée sur la minute conservée aux archives du Dépôt de la guerre, vol. 232, fol. 115. Nous ferons observer que le ministre pour justifier l'ordre arbitraire qu'il avait

Quelque temps après, c'est-à-dire au mois de décembre, la compagnie du régiment du Dauphin reçut l'ordre de quitter Étampes, circonstance heureuse qui mit fin à des démêlés dont les suites pouvaient avoir les conséquences les plus funestes pour les habitants d'une ville à moitié ruinée par la guerre de 1652, et aussi pour le maire qui avait osé tenir tête à un ministre brutal et vindicatif dont le despotisme ne connaissait aucune borne.

Abreuvé d'ennuis et de dégoûts, René Hémard quitta sans regrets la charge de maire dont le mandat expirait en 1670 (1). Délivré d'un far-

donné, l'a rédigée de manière à dénaturer les faits, en accusant le maire de favoriser les riches au détriment des pauvres.

« 12 mars 1669.

« A Monsieur Chanteloup Commissaire des Guerres,

« Monsieur,

« La conduite qu'ont tenue les Maire et échevins d'Estampes est si blâmable que vous avez bien fait de loger chés le Maire quatre des chevau-légers de Mgr le Dauphin. Mais présentement qu'il doit avoir connu la faulte qu'il a faite de vous refuser le controlle des logements et de satisfaire à vos billets, vous pouvés le décharger pourvu qu'il vous fournisse ledit controlle, qu'il fasse les logements fort régulièrement, et qu'il ne soulage point les meilleurs habitants préférablement aux plus pauvres. »

« Louvois. »

(1) Après avoir montré le plus grand dévouement aux intérêts de la ville, René Hémard fut en butte aux récriminations les plus

deau qui lui pesait depuis longtemps, il se consacra entièrement à ses fonctions de lieutenant particulier qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée le 25 janvier 1691 (1). Il fut inhumé dans le chœur de l'église Saint-Basile, a côté de sa femme. De son mariage avec Marie Baron, naquirent quatre enfants dont deux lui survécurent : Pierre et Claude Hémard. Le premier lui succéda dans sa charge de lieutenant particulier au bailliage d'Étampes.

René Hémard n'a livré au public que le recueil d'épigrammes publié en 1653 chez le libraire Chamhoudry, sous le titre singulier : *Les Restes de la guerre d'Estampes*. Comme le dit fort bien Viollet-le-Duc, les différentes pièces qui composent ce petit volume n'ont aucun rapport

injustes de la plupart de ses concitoyens, qui lui reprochèrent amèrement de les avoir compromis inutilement dans le différend survenu entre l'administration municipale et la compagnie du régiment du Dauphin. Il fut tellement sensible à ces reproches immérités qu'il refusa énergiquement d'être réélu maire, malgré les instances les plus pressantes de ses amis.

(1) Le vendredy 26e jour de janvier de l'année 1691 fut inhumé dans le chœur de Saint-Basile, en sa place, M. René Hémard en son vivant conseiller du Roy et lieutenant particulier de cette ville et ancien maire, lequel est décédé en très bon chrétien après avoir reçu tous les sacrements.

Signé : R. Jouan, curé de St-Basile et son filleul.

(Registre de la paroisse St-Basile, 1691)

vec le siège de cette ville fait par Turenne en 652. Mais si le savant bibliophile s'était donné ı peine de lire attentivement la curieuse épitre minaire de l'auteur adressée à son ami Dubin, eût trouvé l'explication du titre bizarre choisi ar René Hémard.

Le jugement porté par Viollet-le-Duc sur le vre de notre compatriote quoique sévère est ondé, et nous sommes forcé de convenir que ı plupart des épigrammes qui le composent sont ignes de figurer dans le *Cabinet satyrique.* u reste, l'auteur ne s'est pas fait illusion sur la aleur de son œuvre, car il avoue ingénument ue ses rimailleries ne valent pas grand chose. En effet, on peut appliquer à ce péché de jeu-esse de René Hémard cette épigramme du ieur de La Giraudière son devancier, qui lui ussi a laissé un recueil du même genre (1) :

Ces vers ne valent pas la maille;
Il n'importe, il les faut ainsi :
Car en n'y trouvant rien qui vaille,
Vous en rirez et nous aussi.

Aujourd'hui si ce petit volume est recherché les amateurs, c'est uniquement pour sa rareté.

(1) *Les Joyeux Epigrammes du sieur de La Giraudière.* Paris, Es-ienne Saucié, 1634, in-8°.

Mais aucun bibliographe n'en a connu la cause, et Brunet lui-même, généralement très-bien renseigné, se borne dans la dernière édition du *Manuel du libraire*, où il figure pour la première fois, à donner une explication du titre, qui n'est que la reproduction d'une note copiée sur un catalogue d'une vente faite par le libraire Potier, en 1861, laquelle ne brille pas par son exactitude. Or, si nous en savons plus long que le savant bibliographe, c'est l'auteur qui nous l'apprend lui-même dans le passage suivant extrait de l'ouvrage inédit dont nous parlons plus loin.

« Ce fut en ce temps (juillet 1652) qu'estant dispensé du guet continuel d'amour, que je faisois depuis trois ou quatre ans, je visitay avec un peu plus de loisir en ma nouvelle solitude quelques chiffons un peu trop enjoués en prose et en vers, que j'avois griffonnés dans les rencontres : Je voulus envoyer les derniers à l'un de mes amis, mais je fus trahy par le premier de mes parents (1), et l'on vit au jour peu après ce qui ne méritoit guères que les ténèbres. Mais comme si ces rimailleries n'eussent pas eu assés

(1) Pierre Hémard, seigneur de Gommerville, gentilhomme de la maison du roi, frère aîné de l'auteur.

taches originaires, l'impression précipitée en
uta de nouvelles, et retrancha par avarice les
›stilles ingénues et de bonne foy que j'avois
;es en plusieurs endroits, pour marquer l'au-
ur dont j'avois emprunté, ou la dame qui
:n avoit fourni la pensée. Je ne désirois me
tir point de l'étoffe, où je n'avois donné que
açon encore à la légère, et de la sorte qu'on
use entre intimes, sans porter ma veüe jus-
où la chose alla, n'y m'ériger sitôt en au-
ur de friperies, malgré les priviléges communs
poëtes et aux peintres. J'achetay depuis en
;3, toutes les copies que je pus trouver au
ais et ailleurs, et sacrifiay cet avorton bas-
d de Vénus à son mari Vulcain, *Stiano bene
fuoco trusti, libri che trattano di fumo*. Cela
satisfit un peu, et donna quelque repos à
n honneur et à ma conscience, il me sem-
it toujours auparavant entendre trompettes
nes oreilles. »

René Hémard a laissé deux ouvrages inédits
i ont une certaine importance au point de
: historique et littéraire. Le premier en tête
quel on trouve une épigraphe en vers de
iteur qui fait connaître l'esprit dans lequel il
conçu (1), est intitulé : *Le Narcisse ridicule*

ou la fable et l'ironie de la vie du sieur H. mard. Ces mémoires autobiographiques q s'arrêtent à l'année 1670, sont divisés en trc parties renfermant ensemble trente-sept ch pitres; ils sont précédés d'une longue et cı rieuse épitre au lecteur empreinte de cet espı gaulois dont nos pères avaient le secret. I première partie contient une relation de s voyages en France et en Italie, la seconde ı récit détaillé du siège d'Étampes en 1652, et troisième roule principalement sur les évèn ments auxquels il prit part, soit comme prév des maréchaux, soit comme lieutenant partic lier au bailliage ou maire de la ville d'Étampe

Le style des *Mémoires* de René Héma quoique diffus, trivial et souvent incorrect, e original et d'une énergie peu commune, mɛ hérissé d'additions qui s'entassent, s'étouffent étouffent le lecteur. Observateur du détail toutes choses, ses peintures sont vives et col

(1) Je suis un chien aux yeux ouverts,
Qui ne fais qu'aboyer partout cet univers.
S'il m'arrive parfois de mordre,
C'est pour sauver des loups les brebis en désordre.
Mais je me mors moy-mesme, et deviens en plein jour,
Triple beste, chien, loup et brebis tour à tour.

es. Tantôt il rit, tantôt il pleure. Sans se éoccuper des blessures, il frappe d'estoc et de ille et ne s'épargne pas lui-même. Ses coups nt vigoureusement appliqués et presque ujours emportent la pièce. Lorsqu'il s'in-gne, sa bile s'exhale et se traduit par une ule de traits acérés lancés d'une main si ferme si sûre que l'on croirait lire quelques-unes s satires les plus véhémentes de Juvénal. Il ous fait voir comment nos ancêtres étaient aités par la noblesse, le clergé, la magistrature, ui non contents de s'engraisser de leurs sueurs, s maltraitaient pour le peu qu'ils voulussent récrier contre les spoliations, les injustices, s vexations dont ils étaient continuellement les ctimes innocentes. Dans ses *Mémoires*, René émard nous livre son existence. Il remplit i-même le plus grand rôle et souvent le plus mique de la comédie à laquelle il a donné, on sans raison, le titre de *Narcisse ridicule.*

Dans l'autre qu'il a intitulé *Le Carême-Pre-nt moral*, l'auteur a voulu peindre et flageller s vices, les abus, les ridicules de son temps. a méthode procède de Montaigne qu'il cherche suivre ou plutôt à imiter. Semblable à cet au-ur sceptique, ses raisonnements sur divers su-

jets, émaillés de longues digressions, n'ont ni suite ni liaison, et s'il n'a pas dans ses déductions philosophiques et morales, la profondeur et l'enjouement du philosophe périgourdin, on ne peut cependant lui refuser une grande connaissance des hommes et des choses qu'il juge toujours sainement. Sa morale, plus sévère que celle de son illustre maître, a quelque analogie avec le dogmatisme religieux de Pascal, et ses réflexions, entremêlées d'idées libérales et hardies pour le temps où il écrivait, indiquent de sa part une grande indépendance de caractère, rehaussée d'une verve sarcastique peu commune, particularité qui n'est pas le côté le moins original de cet écrivain frondeur, qui aurait été un républicain convaincu s'il eût vécu à la fin du XVIIIe siècle.

Toutefois, les nombreuses citations grecques, latines, italiennes et espagnoles dont son livre est chargé, prouvent sa profonde érudition, mais elles en rendent la lecture fatigante ; et si jamais cet ouvrage vient à être imprimé, l'éditeur fera bien d'en élaguer une grande partie, sans nuire en rien à l'ensemble de cette composition hétéroclite.

Au milieu de ce fatras de pensées, de

ıaximes, de réflexions, d'anecdotes, plusieurs ɔrtraits dessinés de main de maître nous ont appé par la vigueur du coloris qui rappelle la anière et le faire, moins le style, de l'immortel ıteur des *Caractères* (1). En dehors de leur ıleur littéraire, ces portraits ont un très grand térêt local, en ce sens que l'auteur, par la ıture de la charge qu'il occupait dans la ville Étampes, a pris ses modèles autour de lui et pu les étudier avec un soin tout particulier. Il ıit de là que l'on peut avancer avec certitude ıe ces quelques figures représentent dans leur ısemble un tableau exact, mais peu édifiant de société étampoise au XVIIe siècle.

Aujourd'hui qu'on exhume de la poussière ɛs bibliothèques des écrits qui n'ont pour la upart qu'un intérêt médiocre, il serait à dérer qu'un éditeur intelligent entreprît la publiıtion des *Mémoires* si intéressants du lieuteınt particulier au bailliage d'Étampes. Espéɪns que notre appel sera entendu.

PAUL PINSON.

(1) Il est bon de remarquer que René Hémard est un devancier, non un imitateur de La Bruyère, puisque son manuscrit, daté de 70, est antérieur de dix-huit années à la première édition des *ıractères*.

LES RESTES DE LA GVERRE D'ESTAMPES.

Par le Sieur HEMARD.



A PARIS,
Chez LOVIS CHAMHOVDRY, au
Palais, à l'entrée de la petite
Salle, proche la Sainte
Chapelle.

M. DC. LIII.



A

M[R] DVBIN

MON AMY.

MON CHER,

VOILA vn étrange présent que ie te fais, et ie réduis ton amitié à vne dure épreuue, de l'agréer : Tu peux iuger ce que c'est, à voir la manière dont ie t'aborde ; ie chastre tous tes titres, et ne te saluë que par celuy d'amy, parce que ie n'ay affaire que de luy ; ie déclinerois les autres mes ennemis presens, si ie t'offrois autre chose que des Restes : mais il

faut que tu paroisses moins illustre, afin qu'on m'estime moins ridicule, et que tu descendes, puis que ie ne peux pas monter. La pluspart de ce que ie t'enuoye, a esté produit aux issuës de quelque accez de fievre, au lit, et non pas au cabinet : L'âge où ie suis ne permet gueres durant la santé, de garder la chambre, encore à moy, qui comme tu sçais, fais l'amoureux ; ainsi, si tu trouues à redire de mes forces ordinaires, ie t'en donne la raison : Et quand est-il à propos de pousser vn vers bien animé, qu'estant vn peu malade, en suitte de quelque medecine ? Tu m'auois demandé la dernière fois que ie te vis à Montargis, vne certaine Epistre dedicatoire au Roy de France, sur la mort de celuy de Suede, elle est perduë ou égarée, auec cent sortes de broüillons de mesme nature ; cependant que ie la chercheray, voy ce pot pourry, tu riras de mon humeur qui s'y monstre, plus elle s'y cache, parmy des momens

de Chartreux (1), et d'autres d'Athées, ou selon leurs termes, de desabusez, quoy que ie n'aye ny des vns ny des autres, quand ie suis à moy; les objets, les rencontres et les passions, m'ostent de mon assiette, mais i'y reuiens bien-tost, et m'en moque le premier. Il y a des traits de toute sorte, i'en ay leu, i'en ay oüy, mais ie crois en auoir imaginé quelques vns; au moins ne les ay-je, ce me semble, pas veus autre part, si ie ne les ay oubliez : il est vray qu'aux siecles où nous viuons, on appelle souuent nouueau ce qu'on ne sçait pas : Le pucelage des pensées est encore plus rare que celuy des filles, quoy que les derniers le soient beaucoup; nous les habillons à la mode, et ce ne sont plus elles, quelques paroles plus belles, au moins selon le goust de l'Aca-

(1) A son retour de Rome, en 1650, René Hémard fut sur le point d'entrer comme novice au couvent des Chartreux de Paris.

demie, les déguisent, et nous donnent le droict de s'en dire les autheurs. Les sçauans ne se font que souuenir, apres auoir couru tous les deserts d'vne Bibliotheque; mes pareils ont plus de part à l'inuention à cause de leur ignorance et de leur âge. Mais que m'importe? si ces rimes valoient quelque chose, ie m'en debattrois, il suffit que i'auouë n'auoir gueres de science acquise, et n'estre pas d'vne vie assez sainte, ou d'vne opinion assez Platonique, ne pas en auoir d'infuse, ou de reminiscence. Si tu veux sçauoir le temps où ces pauures mornez sont venus au monde, deuant que d'en porter iugement comme ta prudence a coustume d'agir, ie te diray qu'il y en a de toutes sortes d'âge, et mesme de beaucoup de lieux. Ce n'est pas me faire valoir, que d'auoir tant de franchise, ie deurois répondre de tous; ce qui n'est vray que d'vne partie, que ie les fis si-tost que ie fus en âge de faire, ie veux dire de puberté, et comme

protestois n'agueres entre des draps, et
n pas entre des liures : Mais ce seroit
e deuenir ma Muse vne putain, i'aime
n mieux sauuer l'honneur d'vne Vierge,
e le mien qui est déjà bien hazardé ; et
is ce n'est pas par la qualité de Poëte que
y monté à tes bonnes graces ; quand ie
dray cette eschelle, ie ne croy pas en
cendre. Si i'écriuois à tout le monde,
ıt-estre irois je moins viste ; on a trouué
elquefois que ie begayois auec grace ; et
complaisans, mais ie ne les croy pas, ont
é que ie ne le faisois gueres, ou que ie le
ılois bien. Quand nous serons tout à fait
enus de cette abisme de surprise, où
ıx Armées nous ont mis, et qu'on aura
reté dans tous les coins des caches qu'on
oit faites pour sauuer ses nippes, ie t'en-
ray peut-estre quelque chose de mëil-
re haleine. Il y a huit ans que la rapso-
que tu vois commence à pourrir ma
lle ; et comme on a de coustume d'ac-

commoder sa vie à sa naissance, ces malheureux tout estropiez qu'ils sont, ne sçauroient s'empescher de trotter, parce qu'ils sont nez au milieu de mes voyages ; ie ne leur dis pas que ce soit là le dernier qu'ils feront, quoy que ce soit mon intention : Ils ne peuuent se retirer mieux qu'aupres de toy, qui mesureras la grandeur de tes Geans auec la petitesse de ces Nains, et qui peut-estre honteux que ie t'aye donné le premier, me rendras de l'or pour du plomb, et de ces feux d'esprit dont à peine ay-je les cendres. Quelque peu que ie t'offre, c'est toûjours beaucoup à présent, et ie n'ay qu'à nommer ma patrie, pour excuser mon auarice. Ie croyois au commencement de l'entrée de cette Armée, qu'on épargneroit au moins les papiers, il y auoit quelque ordre, et nos conuenus estoient assez bien obseruez : Mais depuis le coup de Gassion, ie veux dire l'enleuement hardy d'vn de nos faux-bourgs, les Lieu-

nant general, Maire et Escheuins (1),
ırent beau crier, on prefera le soin de
aintenir vne Armée à celuy de conseruer
ıe Ville ; tout cantonna au dedans, et moy
›mme les autres trouuant que Pallas et
inerue estoient la mesme chose, l'aimay
ıtant voir armée d'vn casque, que resveuse
ıec vn volume : Ie remarquay que les es-
rons des Generaux déchiroient les robbes
nos Iuges, et me resolus enfin de cher-
ıer vne fin ou vn employ aussi glorieux
ıe ie pourrois à ces enfans de l'oisiueté,
est ainsi que i'appellois mes barboüillez
vn temps où mon ame rechaussée des im-
essions presentes, ne respiroit que choc et
ıe meslée ; i'en déchiray vne partie pour

1) Le Lieutenant général se nommait Gabriel de
y, le Maire était Pierre Baron, qui avait pour
ıevins Et. Rivet, J. Laumosnier, J. Hochereau et
ıthieu Genest. Tous firent leur devoir jusqu'au
ut, à l'exception du lieutenant général qui aban-
nna son poste aussitôt le siége levé et se réfugia
Paris, pour éviter la contagion qui décimait la
le et les environs.

charger mes pistollets, et ceux de quelques Caualiers de la table Ronde. Iamais les anciens Ronsars et les nouueaux Corneilles ne firent tant de bruit par leurs œuures, au lieu que sans cette inuention guerrière ie les voyois à deux doigts de la dernière infamie, et de seruir de torche-culs à vne partie de l'Allemagne : I'oubliay d'en enuoyer aux assiegeans pour mettre au chapeau, c'estoit leur marque, comme le verd en branche alors, et depuis la paillardise aux autres, si tost qu'ils furent à Paris, c'est à dire en lieu de l'exercer; mais i'aurois esté soupçonné d'intelligence, ainsi que fut nostre pauure Maison de Ville, pour auoir témoigné du respect et vn peu de crainte aux menaces Royales, encore moy, dont l'aisné estoit en quartier chez le Roy, et le cadet Cornette en l'Armée attaquante (1). I'intitule ces pieces démanchées, *Les Restes de la Guerre*

(1) Pierre Hémard, seigneur de Gommerville, et Claude Hémard, seigneur du Petit-saint-Mard.

Estampes; tu as sceu ce que cette iadis
lle est deuenuë depuis, vn moyen village,
desert, vn cimetiere. Iamais la Parque
fit vne si belle moisson, elle a fauché de
us les biais, et les lancettes y ont esté
ssi mortelles que les espées : quelques
iuileges que le Roy accorde à ce païs, il
urra bien l'empescher de mourir, mais
n pas de languir vn longtemps; c'est vne
ces cheutes dont on ne releue iamais que
r miracle, et encore assez malheureuse,
ur estre estimée criminelle par ses en-
mis, et les ignorans, qui vouloient que
ux cens Bourgeois, mal armez, et en pleine
it, resistassent à neuf mil hommes de
erre, qui depuis n'ont pû faire ferme, en-
mez qu'ils estoient à moindre nombre,
ns cette haute entreprise de Monsieur
Hoquincourt, qui leur coupa trois ou qua-
Regimens en plein midy (1). Si Mon-

1) Ce combat eut lieu le 4 mai 1652.

sieur de Turenne les eut poursuiuy quand ils entrerent, comme les ennemis ont dit apres, il est trop grand homme, pour ne nous en auoir pas donné aduis, et conseillé de les amuser par assemblées de la Maison de Ville, si l'on n'eut pû par force ; car il estoit trop long à nous de l'en auertir ; et puis qui sçauoit la marche de l'autre armée, et où l'on deuoit enuoyer ? C'est iuger par l'issuë, que d'accuser nos procedures ; et que pouuoit-on faire autre chose de nostre part, que laisser morfondre depuis le soir jusqu'au iour, parmy de continuelles menasses, ceux que l'on vouloit reconnoistre en estat de nous donner la loy ? C'est faire le braue de parler autrement, mais ce n'est pas l'estre, c'est chercher de l'applaudissement parmi le petit peuple, mais non pas de la bouche des entendus : C'est auoir du bruit et non pas des raisons ; habler, et non pas persuader. Si tu demandes icy le qui viue ? comme on fait ailleurs, ie te diray,

Le Roy, et les biens intentionnez pour son seruice : de sçauoir ceux qui le sont, *Sacramentum est*. Ie suis François, c'est à dire n'aymant pas la tyrannie, mais haïssant ces Medecins, qui pour guerir vn mal du bout du doigt hors d'apparence de gangrene, coupent le bras entier. Parlons bas, puisque nous ne pouuons pas le faire à huis clos, dans vn temps où toutes les portes de la France sont ouuertes à des gens, qui n'ayans pû iamais entrer en braues, y viennent guidez de nos caprices de costé et d'autre, pour représenter de sanglantes mascarades, dont nous payons les viollons. Mais pour retourner d'où ie me suis égaré, auouë auec franchise, si tu t'es promis de moy, en l'estat present, autre que de ces lambeaux fantastiques ; on ne nous a laissé icy qu'infection, et voila des vers qui ordinairement en naissent. De te dire si i'ay perdu les meilleurs, ou les pires, c'est ce que ie ne sçay pas, et ne suis point assez

bon Iuge, ou esclaue de ma reputation, pour asseurer l'vn ou l'autre. Cependant il est certain, car ie ne les connois que par leur âge, qu'ils estoient des plus vieux, et ainsi generalement parlant des moins mauuais; il y pouuoit auoir quelques fautes contre la douceur de la cadence, ou de la rime, mais sans doute plus de vigueur et de brillant. Ie ne sçay si c'est le voisinage de Paris qui m'a donné vn esprit à la mode de ceux qui l'habitent, c'est à dire, qui s'en va dans le temps qu'il vient aux autres, mais au moins ie trouue mes conceptions bien plus molles à 27 ans qu'à 17, et si ie veux éuiter la folie qu'il me faut mourir jeune, ou m'enfuir : si ce n'est pas le climat, peut-être est-ce la coustume de la Nation entiere, ou bien qu'on excuse et souuent admire en la jeunesse, ce qui se punit en vn âge mur, et qui doit dauantage. Ie croirois encor, si mon maistre de Philosophie ne m'auoit pas persuadé le contraire,

que l'ame estant au cœur plustost qu'au cerueau, ses opérations éclatent mieux, et sont sans doute plus belles, lors qu'il y a plus de lumière et de chaleur en son trosne, qui souuent sous le nom de courage ne produit que miracles, durant les premiers boüillons d'vne saison brusque. Mais à force de resver, on deuine, et le renom de grosseur de nos Escreuices qui vont à reculons, iusques là qu'elle mesme y a tant esté qu'elle n'est presque plus rien à present, n'est-ce point le terroir qui fait passer cette qualité dans tout ce qu'elle produit? Cette bizarre pensée, jointe à nos désolations particulieres, me fait songer à m'établir ailleurs; mais ta seule consideration m'a fait tourner visage à Montargis, quoy que promettent Chartres, Orleans, et Paris mesme, que tu sçais estre le centre de tous les honnestes gens, au moins de temps à autre, si ce n'est pour tousiours. Cherche moy vne femme et vne charge, tu ne peux faire l'vn

sans l'autre, et quand tu ne croiras m'obeïr qu'au premier, tu ne laisseras pas de me seruir au second, puisque c'est presque la mesme chose : Tu sçais mon humeur, va viste, ou n'entreprens rien ; Atalante n'auroit gueres duré deuant moy, si i'auois esté de son siecle, sans faire le Normand ou l'Espagnol, tromper auec de l'or nostre Ville ne s'estant étendu que par la ou des pommes, en fait de mariage i'aurois couru plus viste qu'elle. On me croit icy encloüé d'vn mariage de conscience, et i'ay affaire à la plus sage fille de France ; il est vray que i'aime depuis cinq ans, mesme contre ce que ie viens de dire, sans estre non plus auancé qu'au premier iour (1) : Iusqu'à la veuë des clauses ie ne me remuë pas, ie me nourris en l'amour, comme le poisson en l'eau, et fais comme la Truite ce plus vif et plus lent habitant des riuie-

(1) Allusion à ses amours avec Marie Baron. Voy. la notice biographique.

res, qui se pese quelquefois six mois, sans branler d'vne place, et s'élance tout à coup auec des emportemens si furieux, qu'il grimpe en des roideurs, ou si vous voulez, en des saults du Rhosne et du Rhin, où l'œil mesme a peine de monter : Mais quand il s'agit de conclure, et comme on dit, donner dans le légitime; que ce bruit qui me semble le plus chatoüilleux à l'honneur de toutes les actions de la vie, va de bouche en bouche; ie romps ou lie en vn moment, et le moindre soupçon ou dégoust qu'on aye de moy, si ie le sçay, ie dédaignerois l'alliance d'vne Reyne; on a connu cela dans ta Ville, et i'ay peur de le faire voir encore ailleurs : Mon cœur loge jusqu'à cet estage, et ie souffrirois bien plus en trompant, que ceux que ie tromperois; c'est estre trop delicat, et peu Politique en la fortune mediocre où ie suis, mais que veux tu que i'y fasse ? Si i'auois pû m'en defendre, cela seroit déjà fait, i'y ay assez sué; mais

les sentimens de la gloire sont inuincibles, quand ils sont naturels, et c'est sans étonnement que ie vois vn braue aller auec plus de fierté et d'assurance contre la bouche d'vn canon qui vomit mille morts, qu'vn poltron aupres d'vn arbre, dont les branches figurent des escadrons à son imagination ébranlée.

Si tu trouues à redire qu'aujourd'huy ie ne parois ny sçauant, ny eloquent, et que ie deurois au moins auoir l'vn ou l'autre, moy qui me pare quelquefois assez heureusement pour les imiter tous deux ; ie te réponds, qu'aux occasions souuent le bonheur me manque, et que i'écris trop long en mon humeur, pour le bien faire, outre que c'est vne de mes modes, de m'habiller souuent le plus mal le iour des festes. Pour ne faire pas la mouë à ces mal équippez, songe à leur genealogie, et prens garde plûtost d'où ils sont, que ce qu'ils sont ; ie sens bien que ce stile est plus coupé et intéressé qu'à mon

ordinaire, prens-t'en aux essais de Montagne, que ie relis depuis huit iours : N'as-tu point oüy parler du Chameleon qui prend la couleur de tous les terroirs, où il est planté? C'est moy, et puis comme dit le Gascon que ie viens de citer, ie n'ay qu'à lire la preface du liure d'vn Allemand, i'auray des passages assez pour étourdir vn Grotius et vn Petau; c'est à faire à ces bonnes gens-là de fourrer leur esprit et leur memoire de l'emboureure de ces Autheurs, pour l'échauffer et la fumer, en briguant vne gloire qui n'est deuë, et que ie quitte volontiers aux seuls Polianthées, et quelques semblables Iardiniers spirituels.

Peu s'en a fallu que ie n'aye lardé parmi ces galimatias quelques complimens que ie faisois aux Dames de Rome, quand ie les allois voir pour les conuertir; mais tu ne sçais pas l'Italien, et quand tu le sçaurois, tu n'entendrois pas grande chose.

Il y a beaucoup d'impertinens qui pen-

sent ennoblir vne sottise, quand ils la disent en vne langue que tout le monde n'entend pas. Pour le Latin, i'ay de la peine à croire que ie l'aye iamais appris, et voulant le rappeller vne de ces nuits que ie ne dormois pas, ie la perdis toute entiere pour deux meschans vers, sur vn Maistre à danser, qui auoit fait mettre en grosses lettres d'or, sur la Cheminée de la Salle ces mots,

Spes alit.
Spes alit ; ornatâ scripsit saltator in aulâ,
Deleui, et legitur pes alit. An melius?

Encore d'auanture y a-t'il des fautes, comme par tout ailleurs, que ie te prie de pardonner, si tu les déchires, pour mourir en bon estat ; ou de corriger, si tu les gardes. Au reste ie ne t'encense point icy, iamais affection ne parût plus seche, quoy que iamais il n'y eût plus de merites ; mais vn amy en dit toûsiours trop pour les autres, et ia-

mais assez pour soy. Souffre pourtant que ie publie que ton nom d'oresnauant deuient precieux à tout le monde, et que qui veut prononcer à la mode du bien, il faut qu'il t'appelle, et ne peut dire que Dubin. Voilà vne belle pointe pour finir, ie t'ennuye, et ie m'ennuye aussi : venge toy, ie t'envoye de quoy, et ne crois pas pour cela que ie sois moins,

Mon Cher,

Ton fidele et sans reserve,

R. Hemard.



AV LECTEUR.

Mon Frere m'ayant adressé à Paris les Vers et la Lettre que tu vois, pour enuoyer à Montargis; l'Ordinaire qui l'apporta, maltraitta si fort ce paquet, que ie le receus tout décacheté : Quoy que ie ne sois pas des plus curieux, neanmoins ie me seruis de l'occasion, pour connestre ce que c'estoit. Ie ne l'auois pas leu à demy, qu'il suruint un de mes amis, qui ioignant son goust au mien, et mesme ses sentimens, me conseilla de ne le faire tenir qu'imprimé, et qu'il en valloit bien la peine : Ie luy representay la modestie de l'Autheur, mais il me fit croire qu'elle ne couroit point de risque de cette maniere, et qu'il ne falloit pas estre si scrupuleux, quand il alloit du bien, ou du moins, du diuertissement public. Cher lecteur, si tu as un amy que tu

estimes comme il faut, tu receuras mes excuses. Ie dirois quelque chose à l'auantage de ce paquet deuenu Liure; mais ie suis Frere, et le sang qui par tout ailleurs donne de la beauté et de la vigueur aux choses, gasteroit et affebliroit icy l'eclat et la force de mes loüanges. I'attends ton iugement auec impatience, comme meilleur et moins interessé. Adieu.

GOMMERVILLE.



SVR CE LIVRE.

Épigramme.

Beaux vers, noble transport, incomparable écrit!
Où brillent tous les traits de la galanterie,
Où le beau naturel auec l'art se marie,
Qui font vn composé de cent beaux jeux d'esprit;
Mélange surprenant de cent choses nouuelles,
De doctes fixions délicates et belles,
Restes miraculeux de la fureur de Mars;
Que vous ferez de bruit dessus toute la terre,
Et qu'on s'étonnera, merueilles des beaux Arts,
Que vous soyez si doux estans nez dans la Guerre!

DV PELLETIER (1).

(1) Pierre du Pelletier, poëte parisien, ne vivait, parait-il, que par les dons qu'il provoquait en écrivant des sonnets ou épigrammes à la louange de tous les écrivains de son époque.



LES RESTES
DE LA GVERRE
D'ESTAMPES

COMPLIMENT D'VNE VEFVE.

Telame, c'est en vain, disoit vn iour Siluie,
Que tu fais icy tant d'efforts,
Ie suis vefue, et tu sçais que ceux qui sont en vie
Ne font pas l'office des morts.

D'VN LOVCHE.

Il n'en faut plus douter, Philis, c'est un miracle,
Ce Louche est enfin ton vainqueur,
Et des yeux de trauers n'ont point trouué d'obs-
[tacle
Pour te donner droit dans le cœur.

DE LA DEMARCHE D'VNE FILLE.

Vois tu passer en cette place
Vne Dame qui sort des lieux où nous allons?
Dieux! qu'elle marche auec de grace,
On dit qu'elle vse plus de bouts, que de talons.

D'VNE DAME HAISSANT LES GROSELLES.

Qvoy vous haïssez la Groselle?
Changeons et de langue et de ton;
Ie gage, en Latin, ma Donzelle,
Que vous l'aimez, c'est gros et long.

D'VNE DAME AIMANT LES CHIENS.

Qvoy tout le plaisir de nos champs
Est d'auoir des Chiens Artenice?
Ha! ie lis en vostre malice,
Vous entendez des Chiens couchans.

DES CAVTERES.

La gloire de se voir tout percé de Cauteres,
On est iugé courtois en tout cet Uniuers :
N'attendez point icy de moy quelques mysteres,
C'est ainsi qu'on reçoit le monde à bras ouuers.

DES BOITEVX.

Qve le sort des boiteux m'est cher,
De Dieu leur démarche est permise,
Puis que pour le uoir en l'Eglise
Ils vont mesme par le clocher.

DE L'HVMEVR DOVCE D'VNE FEMME.

Ie m'ouurirois à tort le flanc
Pour mourir aux yeux de ma belle;
Elle ne fut iamais cruelle,
Le sang luy fait peur, s'il n'est blanc.

D'VNE DAME NOIRE.

Qui veut obliger vne noire,
Et parmy ses Cheris tenir le premier rang,
Doit luy témoigner pour sa gloire
Qu'on prise le satin noir autant que le blanc.

D'VN ASTROLOGVE.

Ie me souuiens d'un Dialogue
Que i'eus auec vn Astrologue;
Ie mis en ce défi tout son grimoire à l'huis,
Ie gagay qu'on auroit de l'eau dans un quart d'heure
(On ne choisit iamais plus beau temps, ou ie meure)
Il perdit, car alors on en tiroit du puis.

DV MESME.

Vn Chartier paria le mesme,
Et vrayment ce resveur éprouua son pouuoir;
Mais le plaisir en fut extréme,
Il siffla ses cheuaux, et il les fit pleuuoir.

D'VN MOINE.

Frere Iue en plein Chapitre alluma mille émeutes,
Il dit, que le Caresme il mangeoit de la chair;
Et comme vn chacun vint pour le luy reprocher,
Il le faut, reprit-il, car les dents me sont cheutes.

D'VNE POVDREE.

Ie ne puis du tout me resoudre
A vous croire, que cette poudre
Est pour desseicher les cheueux :
Ce n'est pas ainsi qu'on me iouė,
Mon soupçon est selon mes vœux,
Vous demandez qu'on vous secouë.

D'VNE EXCVSE SANGLANTE ET LEGITIME.

Tu sçais en l'estat où ie suis,
Arsace y fait-il beau? non, croy moi, va ne bouge;
Raisonne vn peu sur mes ennuis :
Es-tu fils d'Israel, pour passer la mer rouge?

PLAINTE D'VN FILS A SON PERE.

En ce suiet icy la farce est de saison,
Çà rions; mais pour rire, oyons, il se faut taire,
Ne faites pas du veau, dit un fils à son pere,
Comme vous auez fait à disner de l'oison.

D'VNE FILLE SANS SEIN.

Pour accompagner ta beauté
Il te faudrait auoir plus de sein, Polinice;
I'en ay, repliqua-elle, autant qu'vne nourrice,
Vn teton de châque costé.

D'VNE MAIGRE.

Qve cette fille est maigre! on peut bien l'approcher,
Sans à Dieu se rendre infidelle,
Puis que ce n'est pas auec elle
Que l'on peut accomplir le plaisir de la chair.

DE LA COVSTVME DE SE BOTTER.

Qvelle mode de se botter
Sans sortir iamais de la Ville?
Mais on répondit à Camille,
C'est pour estre prest à monter.

DV MAL NOMME' PERSEE.

O Dieux! s'écrioit vne Dame,
Que nos peres estoient bados!
De reseruer à ce Heros
Vn nom qui n'est deu qu'à la femme.

D'VN AVARE DECREPIT.

Vn auare édenté remarquant à sa table
Que tout son train alloit mâchant de pas égal,
Ah! mon Dieu, ce dit-il, suis-ie pas miserable,
De n'auoir plus de dens, et d'en sentir du mal?

D'VN VISAGE EN MACHICOLY.

Qvand ie te dis vn iour qu'elle auoit le visage
Presque fait en machicoly,
Tu crûs que i'entendois ioly,
Ce mot perdit chez toi, gros lourdaut, son vsage:
Mais va, ne me replique pas,
C'est que le haut defend le bas.

D'VN ROVSSEAV.

Au nez, vn Rousseau, Messieurs, entre;
Mais d'où vient ce poil d'or, et cette infection?
C'est d'vn benefice de ventre
Que sa mere eut au poinct de sa conception.

DE LA GROSSESSE DE LA REYNE.

Vn seigneur oyant que la Reine
Estoit grosse, et n'en sentoit rien;
Ie le croiray, dit-il, sans peine,
Cet enfant nous imite bien;
oit devant le iour ce qu'on fait aux Prouinces,
Il tâche d'y contribuer;
us sommes en vn temps où la pluspart des Princes
N'oseroient pas se remuer.

D'VN POV.

Comme vn de ces petits tous-tous
Qui s'habillent d'étoffe blanche
Se promenoit dessus la manche
D'vn ieune homme estimé de tous,
ougit, et voyant son courrier en parade,
Quoy, dit-il, ne la voit-on pas?
C'est une puce en ses ébas
i se déguise ainsi parfois en mascarade.

D'VN CAPVCIN INJVRIEVX.

Capucin parlant contre vn Ministre,
scha tout haut, qu'il estoit vn cornard :
acun en fit vn iugement sinistre,
ntends, dit-il, qu'il est vn cault renard.

D'VN QVI AVOIT BARBE NOIRE ET CHEVEUX BLANCS.

Comment as-tu la barbe noire
Et les cheueux desia tous blancs? -
C'est, répondit Maistre Gregoire,
Qu'ils sont plus âgez de vingt ans.

D'VN PREVOST BOITEVX.

La Cour se rend insupportable
De t'admettre à la Preuosté;
Tu ne sçaurois estre equitable,
Car tu panches tout d'vn costé.

D'VN GOVRMAND TROMPÉ.

Vn certain faiseur de plats nets
Ayant vuidé tous ceux où l'on pouuoit atteindre,
Afin d'auoir les autres mets
Placez trop loin dė luy, fit semblant de se plaindre,
Tout change, s'écrie-il, du soir au lendemain,
La Fortune fuit comme l'onde;
Enfin, Messieurs, tournant la table d'vne main,
C'est ainsi que s'en va le monde.
Mais vn autre aussi fin, luy dit par interest,
Laissons, en retournant, le monde comme il est.

ESPONSE D'VN ROY, AVTREFOIS IARDINIER.

omment, disoit vn iour l'Empereur Alexandre,
s-tu pû, nouueau Roy, souffrir la pauureté?
auray, dit-il, aux Dieux beaucoup de grace à rendre,
i ie puis aussi bien souffrir la Royauté.

DV FEV CARDINAL DE RICHELIEV.

A Monsieur le Cardinal de Lyon.

Ne vous mettez point en colere
D'vn grand defunt illustre frere,
i l'on vous dit qu'vn Ministre auiourd'huy
st beaucoup plus homme de bien que luy :
On raille mal pour nostre France,
rmand, cet immortel, prenoit sur nos voisins
Villes et forts sans conscience :
ais cet autre meilleur, les rend à toutes mains.

D'VN PREVOST DES MARESCHAVX, GALAND.

Coraste estant vn iour aux pieds de Godiniere,
Vit venir vn de ses Riuaux ;
Ha! cachez-vous, dit-il, aimable meurtriere,
C'est le Preuost des Mareschaux :
Va, va, ne me rends point coupable, répond elle,
Et ne crains pas qu'autre que toy,
Pourueu que ton amour me soit touiours fidelle.
Ait de prise de corps sur moy.

D'VNE AMANTE, DONT LE PISTOLLET MANQVE, TIRANT SVR SON AMANT, POVR LE TVER.

Il faut que le perfide en meure,
Tirons, et qu'il sente sur l'heure
Les grands effets de la rage où ie suis :
Mon cher vengeur, petit fils de la foudre,
Tu manques donc, mais ce n'est pas de poudre,
Tous mes espoirs, hélas! y sont reduis;
Ny de feu, puis qu'enfin mon ame
N'est rien autre chose que flamme.

D'VN PARFAIT HVGVENOT.

'our faire un parfait heretique
)'vne assez plaisante fabrique,
:t dont l'ordre nouueau te rende convaincu,
Il faudroit mieux, ô grosse beste,
Que ton Caluin fisse la teste,
.uther le ventre en suite, et puis Beze le cu.

D'VN LIVRE A BON MARCHE.

)n dit que de mon Liure, Alexandre se rit,
l se donne pour rien; à chaque coin de rüe
1ais quoy? ne sçait-il pas que le pain qui nourrit,
:st à meilleur marché, que le poizon qui tue?

D'VN AMOVREVX DE LA FEMME D'VN MENVISIER.

Vn Aduocat feru dans l'ame
D'amour pour vne ieune femme
)'vn Menuisier, luy tenoit ce discours
Grand menager, vous me nuisés touiours.

D'VN CVRE' IGNORANT

Vn Curé donnant de la cendre
Auoit laissé dans vn habit
Qu'il auoit oublié de prendre
Tout le *Memento* par écrit.
Excusés (ce dit-il) en vray Curé de Beauces,
I'ay tout ce qu'il vous faut, mes Dames dans mes
[chausses.

D'HENRY IV, BAISANT VNE DAME A GRANDE BOVCHE.

Vostre grand nés me faisoit peur,
Mais ma foy, ce n'est qu'vn trompeur,
Disoit Amarillis, que baisoit Henry quatre,
D'abord ce grand guerrier, sans laisser de combattre,
Ha! reprend il, aussi i'aurois bien souhaitté
Que vôtre bouche m'eust moins dit la verité.

D'VNE PENITENTE.

Vn deuot Confesseur dit à sa Penitente
Qu'elle mit en ses mains, ce qu'elle auoit d'autruy,
Ayant sceu qu'il estoit dehors, et sans seruante,
Elle prit son enfant, et le porta chés luy.

DE N'AVOIR PAS ESCRIT A SA MAITRESSE.

Ie demande pardon, ô beauté que i'adore
S'il est vray qu'eloigné de vous, ie vis encore :
Dans le Caprice de mon sort
Ie n'ay pas osé vous écrire,
De honte, que vous puissiés dire
Ha ! le pariure, il n'est pas mort.

D'VN LOVRDAVT.

Qvand i'entends ce cheual, ce gros sot, cette souche
Vn blaspheme innocent éclatte dans ma bouche;
Tout mon esprit se sent porté
Au mépris, à l'iniure, au blâme,
Et sans la foy, i'aurois douté
De l'immortalité de l'ame.

D'VNE INCREDVLITE' AMOVREVSE.

Vous m'aymés, ma chère Victoire,
Ha! ne le dites plus, ie ne le peus souffrir,
Il faudroit que d'amour, ie vous visse mourir,
Deuant que de le pouuoir croire :
Et mesme ie dirois apres ce triste sort
Elle n'a pû m'aymer, elle est morte en l'effort.

D'VN RELEGVE' DANS VN CHASTEAV SITVE HAVTEMENT.

Tv viens de faire vn mauuais pas :
Mais courage, effroy de l'Espagne,
Ce n'est pas s'en aller fort bas
Que de cheoir sur vne montagne.

DES FEMMES.

Ie ne voy que deux belles choses,
Qui sont les femmes et les roses,
Et mesme, que deux morceaux bons,
La femme encor et les melons ?
Quand Malherbe autrefois, Mesdames vous fit telles,
Il nous dit, aymés les comme bonnes et belles.

D'VNE PRISON D'AMOVR.

Ie romps mes fers et ma prison
Où ie languissois sans raison;
Croyés vous superbe Melice
Qu'on n'en puisse sortir qu'en pas de criminel,
Auec vn reproche éternel,
Et pour se voir conduire à son dernier supplice ?

D'VN AMOVR VELOVRTE'.

Qvelque beauté qu'ait ta seruante,
Ie la quitte pour Amarante;
Les souuenirs en sont vilains,
Pour toy ce sont haleines d'ambre
D'aller baiser cent fois les mains
De qui frotte les pots de chambre :
Amy laisse moy viure en cette douce erreur,
Ie n'ay que de la graine à faire vn Empereur.

DE LA NOBLESSE.

Racontant vos vertus, ie tais vôtre noblesse,
On ne doit pas nombrer les debtes pour richesse.

DES YEVX DE SILVYE.

Dv temps de Clodius, à ce que dit l'Histoire,
Trois Soleils ont roulé sur le globe des cieux :
Mais en terre en voir deux, c'est ce qu'on ne peut [croire,
Et ce qu'on doit pourtant, si l'on voit vos beaux [yeux.

D'VNE EXPLICATION.

Pourquoy ta main dessus ta bouche
Durant ce plaisant escarmouche ?
C'est que vous m'auiés dit, que vous auiés cela
Si grand, que i'auois peur, qu'il ne sortit par là.

D'VN VAILLANT.

Grand Prince après cette victoire,
Ton nom rencontre assez de gloire
Pour aspirer d'estre immortel.
On ne vit iamais Dieu mieux vser de sa foudre :
De leur sang, les guerriers par toi reduis en poudre,
Déia t'érigent vn Autel
Mais sans la foy que ie professe
Ie croirois que des corps tombés si rudement,
Craignant mesme encor ta proüesse,
N'en releueroient pas, au iour du Jugement.

D'VNE VERITE' RACONTEE COMME VN SONGE.

Ie veux bien acheuer cette histoire passée,
Que i'auois, pour te plaire, hier au soir commencée
Thersandre donc enfin triomphe en son amour,
Il possède Cloris, mais par vn plaisant tour,
Il met ses esperons tout droit à ma chemise.
Ha ! qu'est cecy Philis, ma foy vous voila prise,
Dit Damon ; mais apres auoir tant sommeillé,
Reprit-elle sans honte, enfin ie m'éueillé.

DES MEDECINES.

Ne me parlés point de remede,
O trop charitable Andromede,
Ou bien vous me ferés mourir,
Ie tremble seulement, lors que ie songe aux vôtres
Et bien loin d'en pouuoir guerir,
Ce sont de seconds maus qu'on souffre apres les
[autres.

POVRQVOY LES FILLES SONT CRVELLES.

Alors qu'vne fille refuse
De satisfaire à nos desirs,
Ce n'est pas, ou bien ie m'abuse,
Qu'elle condamne les plaisirs,
Que l'amour à tous deux enuoye,
Elle prend trop de part en ces charmans ébas,
On voit son cœur se fondre en ioye.
C'est que le demandeur plutost ne luy plaist pas.

DES FEMMES.

Beau sexe, chere espece, agreables idees,
Dont la gloire fait mon soucy,
De tout ce qu'on possede icy,
Seules prenez plaisir de vous voir possedees.

DE L'INCONSTANCE DE LA FORTVNE.

C'est sur cette fatale Roüe
Que par tout le monde se ioüe :
La Richesse fait la superbe,
La superbe, la pauureté ;
La pauureté, l'humilité ;
Et l'humilité, cher Malherbe,
Nous fait voir, acheuant le tour
La richesse encor' en son iour.

DES PLEVRS.

O vous enfin dont i'adore les charmes,
Ne m'ôtés point le plaisir de mes larmes !
Vostre froideur les place dans leur cours,
Et neanmoins vous me brûlés touiours.

AV DESSVS DE VENVS DORMANTE.

N'eueille point cette Deesse,
Si par malheur, helas ses yeux alloient s'ouurir,
D'vn vif éclat, qui toûiours blesse
Les tiens se fermeroient, puis il faudroit mourir.

D'VN ŒIL AMOVREVX.

L'œil est le braue capitaine
Qui dans les hasars d'amour mene,
Et ses traits font bien plus de conqueste aux amans
Que la caiollerie auec ses complimens.

COMPARAISON DE LA FEMME.

A quoy ressemble mieux la femme ?
C'est à la balance, Telame,
Elle panche toûiours ainsi qu'on aperçoit,
Du costé libéral, dont plus elle reçoit.

D'VN MORT PARLANT.

O vous qui me pensiez auoir fermé les yeux.
Quand vous me mistes dans la biere,
Ie ne perdis point la lumière,
Vous estes tous trompez, ie ne vis iamais mieux.

D'VN MENTEVR.

Tv cherches des hommes discrets,
A qui confier tes secrets;
Tel ne l'est pas, qu'on croist bien l'estre;
Pour moy qui ne les peus connêtre,
Ie ne l'ay dis iamais qu'à quelque grand menteur,
Il a beau par tout les redire,
Sans craindre, ie n'en fais que rire,
Car on ne veut point croire vn fourbe, ou imposteur.

DV MOT D'AYMER.

Ie ne puis lire qu'en colere
Toutes ces regles de Grammaire,
Elles sont fausses sur ma foy :
Si tu me demandes pourquoy?
C'est qu'elle dit qu'aymer, est vne voix actiue,
Et pour moy ie soustiens qu'elle est toute passiue.

PITIE' SANGLANTE

Tv te moques de mon amour,
Et ie ne peus perdre le iour;
Fais vn coup de faueur, Syluie,
Oste moy de grace la vie :
Ne croy point soüiller ta beauté
Par ce beau trait de cruauté;
Quand la disgrace est si connüe,
C'est Pitié, quand bien tost on tüe.

D'VN AMANT GVERRIER.

Tv te plains par mer et par terre
Que Clorinde te fait la guerre :
Pleust à l'amour ainsi crüel
De mesurer aussi mes armes
Auecque Philis en düel,
Ie me vangerois de ses charmes!

D'VN IALOVX.

Pauure ialoux, concierge infame,
Diable obsedant toüiours ta femme,
est inutilement que tu fais tant de pas,
u trauailles toy-mesme apres ton cocüage :
n ne doit pas garder vne femme bien sage,
: l'on ne peut garder celle qui ne l'est pas.

D'VN VALET.

vand tu vantes Damon tes seruices passés
est vn bruit que tu fais pour auoir recompence ;
Mais qui se tient dans le silence,
Et qui sert bien, demande assés.

GALANTERIE D'VN PREDICATEVR.

Un grand Predicateur, amoureux d'une Dame,
Promit qu'en pleine chaire il publieroit sa flame :
Il y monte, et voyant l'obiet de ses bonheurs,
C'est pour vous, s'écrie-t'il, ma belle que ie meurs.
Ell' en rougit ; mais lors d'un air Euangelique
Dit l'epoux, reprit-il, à l'espouse, au Cantique.

INFIDELITE PERMISE A VNE DAME.

Cent fois tu m'as iuré la foy, belle Chimene,
Mais cela ne doit pas empescher ton proiet :
Change, il te l'est permis, puis qu'vne souueraine
Ne sçauroit s'engager auecques son suiet.

D'VN DEFFVNT VIVANT.

Il faut le faire encor' ce conte dont on berse,
D'vn Gascon qui parloit, quoi que mort comme vn [preus.
Droit, ie lui porte en quarte, il me riposte en tierce,
Rien de plus net dit-il, nous nous tuons tous deux.

D'VN GASCON.

Vn autre aussi défait qu'vn pauure condamné,
Et même auparauant que d'auoir degainé,
Crie à son ennemy, mais que fera ta femme ?
Pauure veufue ! deia i'en ay pitié dans l'ame :
Mais tes petits enfants ? ha chetifs orphelins !
De grace rends l'espee, autrement ie les plains,
Rends la, tu ne feras que ce qu'ont fait cent mille :
Mais quoy ! ie te la rends, i'ai l'humeur plus ciuile.

MARIAGE INEGAL.

Enfin pour obeir au pere
Statire prend ce decrepit ;
C'est vn corps que l'on traisne en biere,
Et non pas que l'on porte au lit.
Vous abusans de la puissance
Que vous accorde la naissance,
Hé! ne rendez-vous pas vos filles à quinze ans
Veufues de leurs maris, qui sont encor' viuans?

REMARQVE DV PERE ANDRE A PARIS

Il dit vn iour preschant aux Carmes ;
Messieurs ie recommande à vostre charité
Ce Couuent où le Ciel de son foudre irrité
A causé mille et mille alarmes.
Mais quoy ? dans vn desastre arriué dans ce lieu,
Admirons cependant la clemence de Dieu :
Si ce tonnerre, au lieu de brûler vn Seneque,
Laissant là les deserts de la Biblioteque,
Fust cheu dans la cuisine, en la foule des corps !
Pauures Moines, helas ! vous estiés donc tous morts.

SIGNE DV BOVT DV MONDE.

Tremblés peuples, Philis vient de me refuser ;
I'entends déia creuer cette machine ronde ;
C'est ainsi que S. Iean marque la fin du monde,
Quand ce sexe amoureux n'en voudra plus vser.

DE LA BONTE' D'VN MARY.

Ianot ayant trouué Telame
Dans le lit auecques sa femme
Qui se caressoient à plaisir,
Ie suis pressé, dit-il, d'aller à la charruë,
Mais si j'avois plus de loisir,
Pargué ie ietterois ton chapeau dans la ruë.

DV NOM DE Mlle D'ARANCOVR.

L'italien heureux, ô belle d'Arancour,
Se fait de ton beau nom, un autel en son âme;
Mais le françois ialoux, et que ta veüe enflame,
T'esleue hors de terre, et t'appelle Arc en cour.
De moy, dont le stile est moins braue,
Que tes charmes pourtant ont rendu presque fou,
Ie dis tout bas, en ton d'esclaue,
Ie me rirois bien d'eux, si i'auois l'hart en cou.

QVERELLE D'VN MOINE ET D'VN DEBAVCHE.

Vn goinfre contre vn moine asseura que le diable
Auoit de meilleur vin que Dieu;
Nous abismerons en ce lieu,
Reprit ce reuerend, quel blaspheme execrable!
Mais quoy? n'est-il pas vray, sans tant faire le fin
Quand on gouste du vin, o pere Boniface,
S'il est mauuais qu'on dit mon Dieu quelle vinace?
Et s'il se trouue bon, diable, l'excellent vin!

D'VN MOYEN DE N'ESTRE PAS INCONSTANT.

Ovy, ie vous aimerai, Philis, toute ma vie,
On ne verra iamais mon cœur se partager,
Mais de peur de manquer à cette belle enuie,
Ie mi tüe, et n'ay pas le loisir de changer.

CHANGE LICITE.

Ie vous ay protesté, mon aimable vainqueur,
Que ie veus ignorer iusqu'au nom d'inconstance :
Neantmoins auiourd'hui ie demande dispense,
Changeons, et pour le mien donnez moi vostre
[cœur.

CONSTANCE.

Tv voudrais bien, Philis, que ie fusse infidelle,
Afin d'auoir suiet de me l'estre à ton tour :
Mais à moins que d'auoir vne autr' ame nouuelle,
N'espere pas que i'aie vne nouuelle amour.

RENCONTRE DE DEVX ESPAGNOLS A LA COVCHEE A ESTAMPES.

Tv vas trop tard, cher camarade,
A Paris, afin de le voir :
Comment, repond Don Aluarade,
I'y serai dès demain au soir?
Reuiens t'en, reprit l'autre, auec moi, fais le sage,
Aussi bien ce grand monde est sans doute parti;
Quel plaisir auras-tu de voir vn Hermitage?
Ils estoient tous bottés dès que i'en suis sorti.

D'VNE SELLE A TOVS CHEVAVX.

En France c'est le ieu des grands,
Et dans l'Espagne, du Breuiaire,
En Italie vn ordinaire
Pour toute maniere de gens.

INTERROGATION CRIMINELLE.

Qvoy, reprochoit vn Iuge à ce fameux coupable,
Tu ne veux point quitter ton vice détestable?
I'ay veu dire, dit-il, à des gens curieux
Que c'estoit vn remede excellent pour les yeux.
D'abord ce Magistrat se mettant en campagnes
Ie croi, s'écrie-il, que tu ris?
S'il estoit vray ce que tu dis,
Ie verrois sans lunette, à trauers les montagnes.

DV CHOIX D'VN MARY.

Enfin tu dis, mon Isabeau
Que ce galand te paroist beau :
Son esprit fait-il des merveilles?
C'est ce qu'on doit connoistre mieux,
Se mariant par les oreilles,
Auparauant que par les yeux.

D'VN VEV INGENIEVX.

Vn certain aiant fait vn veu,
De partager auecques Dieu,
Ce qu'il rencontreroit en faisant son voiage,
Trouua par hasard vn panier
Plein d'amende, et de noix, assez prez d'vn village,
Qu'il fit passer par son gosier;
Mais il met sur l'Autel des offrandes gentilles
Aiant mangé le fruit, il donna les coquilles.

D'VN MARI BORGNE.

Tv voudrois vne femme entiere,
Toy, qui ne vois plus qu'à moitié,
I'egale, pauure estropié,
Mon amour auec ta lumiere.
Mais ce malheur, dit-il, vient de mes ennemis;
Et, dit-elle, le mien me vient de mes amis.

DE LA MAXIME D'VNE FEMME.

Les ialouses du temps sont toutes en rumeurs
Pourquoi Cloris se sert d'vne fille si belle ?
Mais c'est pour emouuoir au mari les humeurs,
Et les resoudre apres doucement auec elle.

RESPONSE D'VN FILS A SON PERE.

Damon dit à son fils, portez à l'hospital
Ces deux draps, et donnez-les à vostre grand pere :
Mais il n'en porta qu'vn, dont Damon en colere
Lui demanda pourquoi ? lui, sans penser à mal,
L'autre, respondit-il, quand vous serez sur l'âge
Dans le mesme hospital, sera pour vostre vsage.

DE LA DIFFERENCE DES NATIONS.

L'Humeur diuerse en chaque nation,
Fait le remede en son affliction ;
L'Allemant boit, le François danse et chante,
Le Romain dort, l'Espagnol se lamente.

DE LA NOBLESSE.

Parlons à ce faiseur de Genealogie,
Dont les nobles aieuls pendus en effigie,
Inspirent dans ses meurs ie ne sçay quel orgueil,
Où toutes les vertus rencontrent leur cercueil :
Si l'on prend garde aux origines,
Vous verrez qu'vn valet vient d'vn illustre Roy,
Et parmi ces grandes ruines
Chaque famille monte, et retombe sur soy.

DE M. D'ESPERNON.

D'Espernon rencontrant dans les degrez du Louure
Richelieu lui dit en son sens,
Dans nos differens pas, nostre sort se découure,
Vous montez, et moy ie descens.

D'VNE DEVOTE BOITEVSE ET BOSSVE.

N'est-ce pas là cette parfaite,
Ce bel exemple de vertu ?
Croira-on qu'vne ame si droitte
Loge dans vn corps si tortu ?

D'VN MOVRANT.

Qvoy vous voulez encor, me priuer de la gloire
De mourir glorieux ?
Mon bras ne pretend rien en ce champ de victoire,
Ell' est deüe à vos yeux.

D'VN MESME.

Vous vous mourez belle Siluie,
Cedons mon ame, au mesme effort ;
Si i'estois mourant dans ma vie,
Ie serai viuant par ma mort.

D'VN MESME.

Ingratte au moins dites moy, meurs,
Ie mourray d'vn plaisir extrème :
Mais vous craignés que ma mort mesme,
Ne soit vne de vos faueurs.

D'VN BORGNE.

Tu dis que ce borgne est vn lache,
Ie ne sçaurois souffrir ces mots iniurieux :
Toute ta fanfare me fache,
Tu ne peus seulement le voir entre deux yeux.

D'ADAM.

Adam aiant le cœur assis en trop bon lieu,
Pour se borner toûiours d'estre homme,
Mord hardiment dans vne pomme.
O la belle action, pour deuenir vn Dieu!

OV BIEN.

Il vouloit estre Dieu, mais ne sçachant comment,
Il roule en son esprit cent chimeres de gloire ;
Tout cela n'aboutit, à ce que dit l'histoire,
Qu'à manger d'vne pomme, ô le beau trait Normant!

CAIOLLERIE.

Ovy tes perfections, idole de mon cœur,
M'exemptent de pouuoir iamais faire vn blaspheme,
Et ie te rends tout seul, autant ou plus d'honneur,
Que ce peuple à genoux, n'en defere à Dieu même.

D'VNE HORRIBLE VENGEANCE.

Vn riual aiant atterré
Son ennemy dans vne Eglise,
Luy perce iusqu'à la chemise,
D'vn poignard qu'il tenoit serré,
Et s'ecrie, ha ! renie enfin cresme et baptesme,
Ou ie te tüe : alors vne terreur extreme
Etourdit ce poltron, il abiure, et reçoit
Neantmoins cette mort de qui le menaçoit.
Le tygre orgueilli de sa lache victoire,
En dresse par ces mots, vn trophée à sa gloire.
Est-il vn coup plus beau ? nous auons raffiné.
Triomphons pleinement, ô ma fureur supreme ?
Mesprisant là le corps, i'ay perdu l'ame même,
Et par moy l'on se voit, comme par Dieu damné.

D'VN PORTRAIT OFFERT.

I'offre vne ombre, vn portrait, à qui ie dois la vie,
Mon corps sans cette vierge estoit au rang des morts ?
En effet mon present est vn ombre Marie,
Mais le tien se doit dire vn veritable corps.

D'VN AVEVGLE PORTANT SVR SON DOS VN ESTROPIE'.

Ainsi de deux moitiés se fait vn homme entier
L'vn porte, et l'autre montre à suiure le sentier.
Nature n'ayant pû vaincre tous les obstacles,
Qu'elle trouua au moment qu'vne mere conçoit,
Fait que sur deux defauts attachant deux miracles,
Qu'vn estropié marche, et qu'vn aueugle voit.

PLAINTE AMOVREVSE.

O amour! ô destin! qui gouuernés mon sort
Ne serés-vous iamais ensemble bien d'accord ?
Traistre destin, vous n'estes qu'vn barbare
De desunir ceux que l'amour a ioints ?
Mais, vous, Amour, vous ne l'estes pas moins,
D'oser unir ce que le ciel separe ?

AMOVR RAISONNABLE.

Ie hay tous ces galans, dont la caiollerie,
Sent touiours la voirie!
Ils ne parlent qu'en biere, et croient animer :
Lisis si d'vn corps mort vous étiés mieux seruie,
Tout aussi bien comme eux, ie m'osterois la vie,
Mais on ne peut mourir, sans vous cesser d'aymer.
Qu'ainsi ie viue donc des siecles sans mesure.
O Dieux qui reglés nostre sort,
Bien loin de souhaitter la mort,
Afin que mon Amour eternellement dure !

AMOVR INCVRABLE.

Damon ie viens de lire auec contentement
Les vers que tu m'écris, pour guerir mon tourment,
Par là, ie connois que ma flamme
A brulé iusques dans ton ame,
Et que ta fidèle amitié
En a conceu quelque pitié.
Ta grace en raisonnant ne chante que merueille,
Mais pardon si pourtant i'y fais la sourde oreille,
Tu dis que la vertu dompte la passion,
Mais hélas! que peut-elle, où fut l'affection ?
Que la suitte du temps insensiblement aide,
Mais on meurt bien souuent attendant ce remede :

8.

Tes forts conseils enfin montent à la rigueur,
Que ie triomphe en Parthe, et que bien loin ie
[quitte
Vn obiet dont la veue à l'aimer sollicite,
Mais on ne sçauroit fuir, ceque l'on porte au cœur.

AMOVR INEVITABLE.

O Loy, qu'vn ignorant vulgaire nomme humaine
Dont la peine est d'oster le iour,
A qui pour autre a de l'amour
Qu'aux yeux des clairuoyans, tu parois inhumaine ?
Si de pecher il est si naturel icy,
Et de ne pecher pas, pourtant si necessaire,
O nature imparfaite, à la loy trop contraire
O loy contre nature iniurieuse aussi !

VENGEANCE AMOVREVSE.

Av gré des mouuements d'vne ardeur insensee,
Thirsis tu veus auoir raison de ma rigueur,
Mais approche, etviens lire au fond de ma pensee.
Rien ne te vange mieux, que ta propre douleur,
Si ie t'appelle enfin mon ame
Comme tu l'es malgré les obstacles du sort,
Le feu qui te brûle est ma flame,
Et i'en ressens hélas ! bien mieux que toy l'effort ;

La gloire de souffrir est à toy seul sans peines,
Ton cœur à mes despens forme mille soupirs,
Et ces pleurs dont tes yeux arrosent tes desirs,
Cruel, ne sont-ce pas le pur sang de mes veines ?

CONTRE-TEMPS

Tv pourrois en mourir à present miserable,
Ie ne sçaurois te soulager :
Menace, pleure, ris, ie suis inexorable,
Ce n'est pas l'heure du Berger.

D'VN HEVREVX FOV DE TOVRS.

Orante est plus sage que nous,
N'exagere point tant l'excés de sa folie.
Elle doit faire des Ialoux,
On en discoure au moins d'vne façon iolie :
Le bruit est equiuoque en sa ville de Tours,
Il est fou, ce dit-on, de quinze en quinze iours.

D'VNE MEDAILLE DE LA DVCHESSE OLIMPIA.

Que cette Medaille estoit belle,
Ie ne vis iamais rien de mieux imaginé:
Mais à parler Latin ie me voy condamné
Pour en faire vn portrait fidele.
Ie le dis à mon Confesseur,
C'estoit du Pape, et de sa sœur.
Là, l'on voit le Saint Pere en vestemens auguste,
Humblement adoré par cette femme iuste
Auec ces mots, *Olim-pia* :
Icy l'heureuse sœur triomphe en sa dépoüille,
Son frere mis en blanc, à ses pieds s'agenoüille,
Auec ces mots, *nunc harpia.*

D'VN BEAV GARSON.

Pendant que la nature doute
De te faire fille ou garçon,
Tu vins si beau, qu'on n'y vit goutte,
Tant pis, au moins d'vne façon.

D'VN IVGE, IGNORANT POETE.

Tay toy, tu dis tout de trauers,
Mauuais Iuge en ta propre cause ;
Croy tu qu'on soit Docteur en vers,
Parce qu'on est vne asne en Prose ?
Crains plustost que ton mal n'ait du redoublement,
Ne fais point voir un monstre en ton raisonnement :
Ou si tu veux qu'en riant ie le nomme,
Ton vray portrait, deux asnes en vn homme.

D'VN IVRONGNE AMOVREVX.

Alcandre en haste hier au soir,
S'en accourut tout soul pour baiser vne belle ;
Ie ne sçay s'il faisoit trop noir,
Mais il ne pût iamais mettre au trou sa chandelle,
Il halquinoit (1) pourtant tantost haut, tantost bas,
Soufflant et reniflant ainsi qu'vn pourceau gras,
Mais l'iurongne ne pût comprendre
Comme il falloit en condescendre.
Sa Dame charitable, et franche du collier, [peine,
Lui dit tout beau, Monsieur, vous prenés trop de
Laissés moy faire, helas, vous estes hors d'haleine,
Donnés moy ie mettrai ce bout au chandelier :
Enfin tout efflanqué, branlant comme vne souche,
Il croasse, il rotte, il pallit,
On vuide vn trou, l'autre s'emplit,
Deguellant sur margot, qui lors ouuroit la bouche.

(1) L'auteur a sans doute voulu écrire *hannequinoit*, du patois normand, qui signifie : travailler avec peine, avec effort.

AMOVR AVANTAGEVX A L'AYME'

Mais qu'ay-ie fait encor', ieune astre de la Cour,
Pour me vouloir priuer du iour ? [pestes,
Les Dieux ont-ils iamais fait gronder leurs tem-
Pour estre aimés comme vous estes ?
Au contraire c'est tout ce qu'ils veulent de nous,
Le feu d'amour esteint celui de leur courroux.

D'VN MAVVAIS BOVFFON.

Est-ce là cet adroit railleur,
Dont tous les mots sont à l'enchere ?
Il a le stile d'vn Tailleur,
D'vn Sauetier, d'vne Harangere.
O Dieux quelle contorsion
Pour ne débiter rien qui vaille ?
Ce n'est qu'vn bouffon à canaille ;
Que i'ay pour lui d'auersion !
Remarqués vous aucune grace ?
Vn trait d'esprit, tout fait grimace.
Il croit bien diuertir, quand il médit d'autrui,
Mais ma foy si l'on rit, ce n'est rien que de lui.

D'VN MENSONGE PASSIONNE'.

Ie ne iurerai plus, que ie vous aime encore,
Vous m'appellés vn imposteur :
Mais helas ! si ie suis menteur,
C'est que ie dis trop peu Philis, ie vous adore.

D'VNE EXTREMITE' AMOVREVSE.

Va-t'en, et puis qu'enfin tu reconnois le tort,
Qu'au bruit de mon honneur apporteroit ta mort,
Vis, ie te le commande, et c'est par cela mesmes
Que i'apprendray Mirtille encore si tu m'aymes
O sentence cruelle, ou ie suis condamné,
S'écria cet Amant, vraiment infortuné !
Comment sans vous viure, Syluie,
Puis qu'helas vous estes ma vie ?
Et comment puis ie aussi guerir
De mes supplices sans mourir ?
Ie n'ay pas seul la vie en miseres feconde,
Qui veut aimer, cherche à souffrir :
Mais y a-il quelqu'vn dehors, et dans le monde,
Qui ne peut viure, ny mourir ?

DV CHOIX D'VNE FEMME.

Tv me demandes vn conseil
Pour vne femme, cher Mareil,
Tu doutes si tu dois la prendre belle, ou laide,
Escoute n'en prens point du tout,
Pour n'estre pas trompé, c'est là le seul remede;
Mais ton malheur va iusqu'au boût;
On a doré les fers, qui font ton esclauage,
Tu ne respires plus que pour le mariage,
Tu te repais l'esprit d'vne postérité
Qui vient de pere en fils iusqu'à l'eternité :
Ne peut on pas donc se voir peres
Sans ainsi tirer aux galeres ?
Mais c'est te quereller, reuenons à ton chois,
Puis qu'il faut expirer, fais le sur vn beau bois.

D'VNE INDISCRETION LOVABLE.

Vous m'accusez d'estre indiscret.
Il est vray que ie dis par tout que ie vous aime :
Mais quoy ? ce n'est plus vn secret
Chacun le sçait, Philis, chacun en parle mesme ;
Outre que mon amour est si grand et si beau,
Que mon cœur ne doit pas deuenir son tombeau.

D'VN BRAVE MALADE.

Tv ne parles qu'armée, et ie te vois au lit ;
Tréue à tes feus, ame guerriere ;
Cette ardeur qu'en tes yeux, malgré la fieure, on lit,
T'aueugle au bord d'vn cimetiére :
Ton idee en Lauriers plus qu'en Cyprés abonde ;
Mais des soldats fais comme toy
Vallent mieux pour aller conquerir l'autre monde,
Que rendre seruice à leur Roy.

D'VN CHANGEMENT AVANTAGEVX.

Mon cœur n'est point dans les alarmes,
Mes yeux ne versent point de larmes ;
Ie me suis racheté, Dorimène, à bon prix
Dans ta superbe humeur te voila bien deceüe,
Tu n'estois point à moi, ie ne t'ai point perdüe,
I'y gaigne, i'estois tien, et ie me suis repris.

D'VNE FILLE ACCORDEE ET MOVRANTE.

Ie meurs et c'est ainsi destin que tu l'ordonnes ;
Où es tu mon cher pere ? hé quoy tu m'abandonnes.
Viens donner le dernier baiser,
Qu'en cela la nature au moins te satisface,
Tu ne lui dois rien refuser.
Approche, et que deuant d'expirer ie t'embrasse
Le coup qui me menace, entrera dans ton flanc,
Ma blessure ne peut verser que de ton sang.
Pere, tu perds en moy l'espoir de ta famille ;
Escoute mon reproche, ou plustost ton deuoir.
Est-ce ainsi que tu fais les nopces de ta fille,
Espouse le matin, et victime le soir ?

D'VNE PRIERE A LA MORT.

Bon vieillard, qui m'aidas lors que ie vins au monde,
Sois charitable encor, lors que i'en vais sortir ;
N'empesche point ma mort, il y faut consentir,
Puisque ce n'est qu'en maux, que ma vie est feconde.
Que ces bras, en naissant qui furent mon berceau,
Eux-mesmes en mourant me seruent de tombeau.

CONTRE LA VENGEANCE.

Pour faire vne parfaite cure,
Cher Thersandre, de ta blessure,
Escoute auiourd'huy mon conseil,
Mettons le premier appareil,
Seulement sur la plaie, et laissons là l'offence :
Iamais on ne guerit aucun mal par vengeance.

DEFFI CONTRE LA MORT.

Ce n'est pas toy que ie reclame,
O Parque, qui veux m'oster l'ame,
Vn autre peut me secourir !
Accomplis cependant ton homicide enuie ;
Mais creue de dépit, si Daphnîs est enuie,
Car ainsi ie ne puis mourir.
Qu'ai-ie dit, malheureuse ? helas cette cruelle,
Peut-estre auancera les iours de mon fidelle :
Mais quoy ? le mesme Amour tromperoit son effort,
Et nous serions tousiours vnis dedans la mort.

D'VNE DOVBLE GVERISON.

O pitoyables Dieux,
De grace ouurés les yeux
Sur Dorinde blessé !
Estendés vostre main, son mal est hazardeus :
Quoy que seule offensée,
Si vous la guerissés, vous en sauuerés deux.

AMOVREVX REPENTIR.

Ovy i'allois te percer le sein ;
Mais i'en ai perdu le dessein,
Quand ie l'ay veu si plein de charmes ;
Bel écueil baigné de mes larmes,
Battu de soûpirs et de flots
De mes inutiles sanglots,
Est-il donc vrai que tu respires ?
Et peut-estre que tu soûpires ?
Non, c'est vne erreur de mes yeux ;
Ce n'est qu'vn marbre, ou la figure
Qu'anime vne douce imposture
Par des ressorts ingénieux.
Tu veux que ie te frappe ? ha ! l'amour m'en dis-
[pense !
C'est vn coup pour lequel il se doit seul armer ;
Pour moi ie ne veux point de plus grande ven-
[geance
A son tour comme moi, que de le voir aimer.

SECRET D'VNE ITALIENNE A VN FRANÇOIS.

Pour t'apprendre bien tost la Langue Italienne,
Comme à moi la Françoise aussi,
Prens la mienne en ta bouche, ou donne-moi la
Chacun aura sa langue ainsi. [tienne.

EXCEZ DE VERTV DANGEREVX.

Tu tranches de ces forts esprits,
Qui mettent tout dans le mespris,
Et dont l'ame à l'amour en maitresse commande ;
Mais la vertu choque les Dieux
Comme vn nouueau geant, alors qu'elle est trop [grande,
Et s'ils sont sans riuaux aux Cieux,
Ils n'y font si souuent éclatter leur tonnerre,
Que pour n'en auoir point aussi dessus la terre.

DESESPOIR IRRESOLV.

Destins, dont les reflus agitent mon enuie,
Ostés le voile à vos secrets,
Faites moi lire de plus prés
Les arrests de ma mort ou bien ceux de ma vie :
Ie languis, et raisonne en vain,
La puissance d'vn homme est foible sans la vostre,
Et tel se perce d'vne main,
Qui pour auoir secours, estend aussi-tost l'autre.

DIFFERENTE POESIE.

Ie ne touche, pour tes Amours,
Que doucement mon luth, ou bien ma Cornemuse :
Mais la Trompette, et les Tambours,
Feront pour tes combats, moins de bruit que ma Muse

DISCOVRS D'VN BLESSÉ.

Dieux ! que ie suis heureux d'auoir esté blessé
Par ma cruelle Pulcherie,
Ce n'est plus vne raillerie,
Ce sang en est la preuue, et ce corps tout percé,
Vous pleurés, obiet qui m'enflame ?
Qu'auez vous donc fait de nouueau ?
Le mal qui paroit sur ma peau,
Est moindre que celui de l'ame : [coups,
Dans ce miroir sanglant confrontés vos beaux
Vous n'auez rien frappé que ce qu'on voit à vous ;
Vostre iuste arc, et vostre fleche
Ont fait où ils deuoient leur breche,
Et vos mains ne pouuoient iamais acheuer mieux ;
Tous ont suiui par là le stile de vos yeux.

D'VNE MORT PROMPTE.

Cher ami, qui crains de mourir,
A quoy seruent tant de blasphemes ?
Chaque moment est la mort mesmes,
Et tu ne tardes qu'à guerir :
Car la mort n'est point vne peine,
Qu'autant qu'on l'a croit inhumaine,
Et le secret de ne guere souffrir
Quand il le faut, c'est de bien-tost mourir.

REPROCHE D'VN PERE A SON FILS.

Cette mort que tu veux souffrir,
Pour Philis, m'oblige à te suiure :
Ainsi vit qui te fait mourir,
Et meurt celui, qui t'a fait viure.

D'VN PERE OBLIGE' DE SACRIFIER SON FILS RECOVVRE'.

O cher gage de mon amour,
Mon fils te voila de retour?
Mon fils... ah ! Ciel crüel, ce nom me desespere,
Il n'appartient qu'à l'eau, tu n'as qu'elle pour pere,
Car au lieu que ses flots t'ont serui de berceau,
On voit mes bras armés contre toy d'vn couteau :
Quand ie te perdis miserable,
Tu fus heureusement sauué,
Par vne rencontre incroiable,
Ie te pers, quand ie t'ay trouué.

EXCVSE D'VN ENLEVEMENT.

Ie t'ay voulu rauir, adorable Amarante,
Ma voix l'aime à le dire encore que mourante;
Mais auparauant que sur moy,
Ton courroux tombe auec effroy,
Lis en vn miroir tous tes charmes,
Ou plustost la force des armes
Qui m'ont reduit à l'abandon ;
Là tu trouueras legitime
La necessité de mon crime,
Et celle là de ton pardon.

DE Me D'ENTRAGVES.

Qvelle pitié, quelle misere,
D'Entragues l'honneur de la Cour,
D'auoir eu pour vostre doüaire,
Vieuui, Vilas, et Manchecour ?

D'VN SONGE.

Prouidence eternelle, auecques quel dessein,
As-tu iusques icy suspendu tant de choses ?
Toutes s'en vont tomber en mesme temps ecloses,
Et l'on ne voit sortir que monstres de ton sein.
Tu me l'as bien predit, ô songe detestable,
Et ie ne te croyois alors qu'vn imposteur :
Mais si dedans le bien on te trouue menteur,
Tu n'es dedans le mal que par trop veritable.

DE LA REPVTATION.

La Parque n'espargne personne,
Elle brise houlette et couronne,
Toy le plus grand de nos guerriers,
N'a pas sceu mesme t'en deffendre,
Toutes tes Palmes et Lauriers,
Ne sont plus qu'vn amas de cendre :
La gloire neantmoins accourt te secourir,
Et reparer ce tort extreme,
Puisque tu ne viuois qu'à dessein de mourir,
Tu viuras apres ta mort mesme.

DE DIDON.

Dans toutes tes amours que le Ciel te hait
En amant, en mari, Didon infortunee !
Celui-ci fut trahi, celui-là te trahit,
Et tu ne pus iamais vaincre ta destinee,
Au milieu de ce double effort,
Helas, où te voy-ie reduite,
L'vn en mourant te met en fuite,
L'autre en fuiant, cause ta mort !

DEFEAITE GLORIEVSE.

Peuples cedez à nostre Alcide
Deuant que le sort en decide ;
La gloire surprendra si doucement vos cœurs,
Que vous douterez d'estre ou vaincus ou vaincœurs.

BELLES SAVVEES.

N'entends point ce Moine bizarre,
Qui parle de damnation,
Ton beau visage est comme vn arrhe
De ta predestination :
C'est par cette aimable pratique
Que Dieu déia se communique,
Où pourroit-on loger ailleurs que dans les cieux,
Celle qui porte au front deux astres pour ses yeux ?

D'VN FANFARON.

Mon cher Oronte, peus-tu croire,
Ce braue qui fait son histoire ?
Il a surmonté des hasards
Qu'auroient euité les Cezars,
Il a ionché de corps mille et mille campagnes,
Il a sauté les mers, et tranché des montagnes.
Tout cela se peut faire, autrefois vn Samson,
Dit en riant, Oronte, en montra la façon,
D'vne machoire d'asne il deffit vne armee,
Cet autre est bien moins hasardeux,
Et sa valeur partout sera moins estimée,
Car au lieu d'vne, il en a deux.

SVR LES YEVX D'VNE BELLE GENOISE, DEFFVNTE.

Vray ciel aux astres eclipsés,
Et dont on aima tant les foudres,
Beau front, quoy vos yeux effacés,
Ne nous reduiront plus en poudres ?
Où estes vous allés illustres conquerans,
Grands Maistres, petits Roys, doux vainqueurs,
[chers tyrans ?
Tyrans ? ce facheux mot fait pour vous sa replique.
On n'en sçauroit souffrir dans vne Republique.

D'VNE BELLE MORTE AV MOIS DE MAY.

Mon Emilie est morte, ô l'impreueu malheur !
Deuoit-on voir secher vne si belle fleur,
En vn mois que les lis, les œillets et les roses,
Vont estallants l'email de leurs pompes écloses ?
Parque, ta cruauté fait tout à contre-temps,
Tu nous fais voir l'hyuer au milieu du printemps,
Mais ouurés mieux les yeux, ô faiseurs d'horoscopes,
Puisque le soleil est au signe du Taureau,
Elle deuoit mourir, car il n'est pas nouueau,
Que ce monstre ait raui les beautés de l'Europe.

D'VN LIVRE DE SAINT AVGVSTIN.

Qvand ce grand sainct écrit de la Cité de Dieu,
Ou bien le ciel descend, où il monte en ce lieu.

D'VN TABLEAV D'HELENE.

Helene on t'a ressuscitee,
Guidon auecques son pinceau,
Oblige d'aimer le tableau
De ta beauté bien imitee :
Rien ne manque à cet ornement
Que l'action du mouuement ;
Mais s'il te l'a nié, c'est assés qu'on t'adore,
Il eut peur que quelqu'vn ne te rauisse encore,
Et les plus chastes yeux, qui verroient ce pourtrait,
Sans doute entreprendroient ce que Paris a fait.

DV MESME.

Heureux rauissement d'Helene,
Fauorable infidélité
Qui donne l'immortalité
A Guidon, pour vn peu de peine !
Ce fameux peintre efface auecques ses couleurs
Vn crime à qui l'Asie a deu tous ses malheurs ?
Car, enfin, ce n'est plus vn crime,
Qu'elle abandonne auiourd'huy son espoux,
Ce diuorce est bien legitime ;
C'est pour le ciel, qu'il n'en soit point ialoux.

DV MESME.

Dans vn coin de cette peinture,
Se voit vn monstre de nature,
n petit More où l'art estalle ses grandeurs,
t qui plus il est laid, moins il a de laideurs,
à l'autheur reussit, obiet qui tout consommes,
elle Grecque, à montrer ses traits ingenieux,
on dessein n'est-il pas, que ces soleils tes yeux,
isques en Occident peuuent noircir les hommes ?

DV MESME.

Beaux yevx, dont les puissantes flâmes,
Iadis ont brûlé iusqu'aux ames,
omment epargnés vous ces toilles de tableau,
pres auoir reduit cent Princes au tombeau ?
Sans doute ie sçay le mystère,
Ie ne le puis dissimuler,
Vostre feu ne sçauroit brûler,
Car il est icy dans sa sphere.

DE LA MORT.

Arsace ecoute la raison,
Et prens la mort comme vne grace,
Si le corps n'est qu'vne prison,
Au sentiment mesme d'vn Thrace,
e plustost que l'on peut échapper de ce lieu,
'est vn signe euident qu'on est cheri de Dieu.

10

D'VN NOBLE PRETENDV.

Qvand i'entends vn coquin qui vante ses aieuls,
Ie croy voir vn miroir à qui n'auroit point d'yeux.

ANAGRAMME

VA NOBLE DARC.

Enfin les titres de tes peres
Cachez sous ces beaux caracteres,
Se voient dans leur premier iour,
Et par vn illustre miracle,
Il se trouue que cet Oracle
Sort de la bouche de l'amour.

Celle qui t'a donné la vie,
Et qu'Orleans a veu rauie,
Pour estre l'honneur de ces lieux,
M'accordera bien cette grace,
Que ie te tire d'vne race
Qui porte son nom iusqu'aux cieux.

Outre qu'elle sort de la ville,
Où cette genereuse fille,
Triompha de nos ennemis,
Vous aués tant de sympathie,
Que sans choquer la modestie,
Le rencontre m'en est permis.

Ie confronterois vos victoires,
Chacune auroit à part ses gloires ;
Mais ie craindrois que vos beaux yeux
N'en témoignassent quelque honte,
Comme à qui fait trop peu de conte
D'vn pouuoir que i'esprouue mieux.

Elle deffit ceux d'Angleterre,
Et tu vaincs par toute la terre :
Elle n'alla que iusqu'au corps,
Et tes imperieuses flammes
Brulant d'abord iusques aux ames,
Signalent bien mieux leurs efforts.

Mais c'est en vain que ie m'estalle,
Vn grand petit-Dieu vous egalle,
Et a tiré de sur son arc
La fleche qui luy sert de plume
Pour écrire dans ce volume
Son sentiment, VA NOBLE D'ARC.

VTRE, MESLE' DV MESME NOM, ET DE CELVY DE L'AVTHEVR, PAR LA CHERE BANDE D'AMOVR.

Pvisque ie n'ose pas écrire
Le nom de celuy qui soûpire
Pour vos rares perfections,
Ie le confonds avec le vostre ;
Ne le prenez pas pour vn autre,
ous me reconnoistrez à mes affections.

D'VN FAVX BRAVE.

Qvand ie voy quelqu'vn qui fanfare,
Deuine à quoy ie l'accompare,
Car pour toy tu n'es pas vn vain,
A quelque tonneau, Cher Arside,
Qui fait du bruit, quand il est vuide,
Et deuient sourd quand il est plein.

LA VERITE' RECONNVE.

Ne veus-tu donc iamais, Pasquette,
Prendre part au plaisir que Pierrot te souhaitte ?
Oüy vraiment, gros vilain, tu viendras m'écorcher ;
Maman me l'a iuré, va-t'en ailleurs chercher :
On se moque de toy, dit Pierrot, et pour gage,
Tiens mon pouce, et mors moy, si ie te fais outrage,
Par cette composition
Il vainquit son humeur fascheuse,
Iusques là qu'au milieu de ladite action,
Elle crioit, Maman, que vous estes menteuse !

POVRQVOY PEV D'AVOCATS SAVVE'S.

Toy qui sçais les deuots tracas,
Et qui de nostre Eglise as couru les Archiues,
D'où vient qu'entre les Aduocats,
On ne connoit pour S. que le pauure sainct Yues ?
C'est que Dieu, comme on dit, est le Dieu de la [paix ;
S'ils estoient deux au Ciel, il ne l'auroit iamais.

ARGVMENT D'VNE PRETENDVE SÇAVANTE.

Vne illustre Doüegne se croioit vne Muse,
Quoy qu'elle ne fust qu'vne buse,
Elle auoit un peu leu, remarqué quelques traits,
Citoit Ciceron et Socrate,
Ses discours estoient des arrests,
Et sentoient, comme on dit, son ame delicate.
Les hommes ont grand tort, se plaignoit-elle un [iour,
D'ainsi nous descrier, et loüer tour à tour,
Ils disent que Socrate auoit mauuaise femme,
Et aussi-tost apres qu'il auoit bonne fame.

DELICATESSE CONSCIENTIEVSE.

Cloris n'est ny belle ny ieune,
Et tu t'en viens l'offrir à moy qui suis puceau ;
Mais pour vn si mauuais morceau,
Ie ne veus pas rompre mon ieusne.

GENS A COVVERT DE LA MESDISANCE.

Parce que ie suis noir comme un Ethiopien
Philis, du mal tu me souhaittes,
La noirceur de mon teint, et la blancheur du tien
Excuseront nos amourettes.
Medisans, ie me ris de vous,
Quittés le mestier des harpies,
Que pouués vous dire de nous,
Qui ne faisons rien qu'œuures pies ?

ASTROLOGVE CHASTIE' PAR VN PRINCE.

Tv dis que selon nos Planettes,
Ie dois mourir bien deuant toy ;
Mais sans guigner dans tes lunettes,
Sçache que le destin n'en depend que de moy :
Tu t'en moques, bourreau, qu'on me le méne
[pendre,
Appelle vn peu Mercure, ou Mars pour te def-
[fendre.

CONTRE LES HAISSANS LA VIE.

Ie ne puis souffrir le mespris
Que tant de gens font de la vie,
Iusqu'à proposer de grands pris,
A ceux qui se l'estoient rauie :
Ce sentiment ne naist qu'en vn morne cerueau,
Qui meconnoist la gloire, et deuient son bourreau ;
Outre que cette extrauagance
Choque mesme la conscience,
Mille galans espris ont desia pris le soin
D'escrire contre cette rage ;
Pour moy ie ne vais pas si loin
Et n'entre qu'au premier estage :
Si la vie est vn champ cultiué de malheurs,
Semé de nos soûpirs, arrosé de nos larmes,
Dont la moisson n'est rien qu'espines, que douleurs,
Et les moins mauuais fruits, que craintes et qu'a-
[larmes ;
Pourquoy Dieu promet-il de prolonger les iours,
Comme vne recompense au chastiment·contraire,
Aux enfans qui dans ces seiours
Auront honoré pere et mere ?

D'VN PORTRAIT.

Quand tu me donnas ton portrait,
Ne me disois-tu pas qu'il t'estoit fort semblable ?
Mais helas ! il n'a point de trait,
Qui ne te soit contraire, imposteur execrable,
Il est visible, et l'on ne te voit point,
Il est fidelle, ô traistre au dernier point ;
Et pourtant ses rapports me sont trop perceptibles,
Vous estes tous deux insensibles.

ESTAT MORTEL D'VN ELOIGNEMENT.

D'où donc receuroy-ie allegeance,
Pendant ta rigoureuse absence ?
Tu sçais bien ne m'escriuant pas,
Que ie ne peus fuir le trepas :
Que ne le fais-tu donc ? mais i'en connois la cause,
Et quand tu m'escrirois, seroit la mesme chose ;
Ton silence me va faire mourir d'ennuy,
Ie suis desia dans cette voye ;
Mais si tu m'honorois d'vne lettre auiourd'huy,
Ie mourrois bien plustost de ioye

VERS ECRITS DANS L'EGLISE SAINCT MATHURIN

Si ceux qui sont sous ton empire,
Cher Amour, sont reputés fous,
Icy ie dois à deux genous
Prier ce grand Sainct qu'il m'inspire.

D'VN SAGITAIRE FOVRBE

Ergaste fait assés connoistre,
Qu'il ne peut se vanger qu'en traistre ;
Il se sert d'vn amy qui vient me secourir,
Ne pouuant faire seul à mon honneur de breche ;
C'est imiter celuy qui va parant sa fleche,
Des plumes de l'oiseau, qu'il veut faire mourir.

D'UNE DAME VENANT SVR L'AGE ET GALEVSE, REPENTANTE A LA MODE.

Olinde fait mourir de rire,
Elle a tousiours le mot nouueau,
Et dit qu'on ne pourra plus dire,
Qu'elle meurt en sa vieille peau.

IVSTIFICATION D'VN PERE

Ma famille est toute en colere,
Que ie luy fais mauuaise chere :
Mais pour la contenter, il faudroit vn tresor ;
Puisqu'il faut enfin que i'abrége,
Elle a de la morüe aussi iaune que l'or,
Et du beurre blanc comme neige.

IVSTE COLERE D'VNE FEMME

Hier i'enuoyai querir Bodin,
Au logis du sçauant Telame ;
Mon valet ignorant, demanda son boudin,
Et par vn grand malheur, parla droit à sa femme,
Ha ! dit elle vraiment, ton maistre l'entend bien ;
Retourne t'en, chacun n'en a pas trop du sien.

CAPRICE

Amy ie me trouue en humeur,
De faire vne heure le rimeur,
Cette peste de Canicule
Me fait icy traisner la mule,
Et suer comme vn gros cochon
Sans pouuoir visiter Fanchon.
Ne traitte cette Poësie
Que du nom d'vne fantaisie,
Ie vais au pas et au galop,
Tantost l'amble, et tantost le trot,
Enfin comme ma plume auance,
Ie marque ou manque la cadence :
Ie m'esueille, et puis ie m'endors
Pestant tousiours contre des Corps,
Qui sans cesse dans nostre rue
Crient les bœufs à la charrüe.
Mais Cap de Bious, i'entre en fureur,
I'ois vn Greffier, vn Procureur,
Vn Sergent, et quelque Notaire
Qui font plus de bruit que mon frere,
A qui de veaus aians façon,
Accourent iustement au son ;
Ces mulets chargés de besace
M'obligent à quitter la place.

Apollon ne te fasche pas,
Si i'abandonne cet haras,
Suis moy viste dedans ma chambre,
Auecques le mois de Decembre,
Toy que logent en leurs maisons
Par chaque an les quatre saisons,
Porte mon esprit iusqu'aux cimes
Du Parnasse emaillé de rimes,
Là i'y pourrai cueillir des fleurs,
Et me parer de ces couleurs,
Qui font preferer l'Ecriture,
Souuent au vif d'vne peinture.
Mais quoy ? I'aime mieux cheuiller,
Parbleu, ie me sens tout griller,
Ce chaud Dieu, ce tison celeste,
M'incommode plus que le reste,
Va-t'en, tu ne peus icy bas
M'inspirer et n'échauffer pas,
Ie m'en vais fermer la fenestre
A ce brulant qui fait le maistre,
Et qui fâché d'estre éconduit
Laisse desia venir la nuit :
En vain il cherche de me nuire,
Son faux iour suffit à me conduire,
Et de temps en temps vn éclair,
Malgré lui me sert à voir clair ;
Il tonne, i'entends les tempestes
Qui viennent ronfler sur nos testes,

Vne pluye, et les tourbillons
Eleuuent desia des boũillons,
Et sans doute en nos champs la gresle
Coupe tes moissons pesle-mesle :
Ie vois de loin nos laboureurs,
Qui font l'echo de ces horreurs,
Crians qu'vne seule iournée
Destruit tout l'espoir d'vne année.
O vous, que nous reuerons Dieus,
Souffrés vous qu'vn astre à vos yeux,
Pour vne iniure pretendue,
Le ciel et la terre remũe ?
Ostés de sa teste ces feus,
Qui lui font tant rendre de vœus,
Lisés dans ces degats nos plaintes,
Et dans son tonnerre nos craintes,
Qu'il meure pour nous mieux vanger
Des carreaux qu'il a sceu forger,
Renuoiés contre lui, ses armes,
Foudroiés le dans ses alarmes,
Et si... mais le ciel se rend beau,
Et desia ie voy son flambeau,
Dont tant de colere allumée
Se vient de resoudre en fumée.
Enfin nous l'auons mis au pis,
Moiennant deux ou trois epis ;
Thetis l'appelle pour s'en rire,
Comme ie l'ay fui pour ecrire,

Sans lui nous auons fait des vers,
Quelques mots qu'on met à l'enuers,
Et pour lesquels ce Dieu de balle,
Des neuf sœurs a fait la Caballe.

ANAGRAMME

MANDER, AYMER

Que t'ay-ie fait, ingrate Muse !
Hé quoy, ne me connois-tu plus ?
Pour enfin ne faire que flus,
Regarde combien d'encre i'vse.
Souuiens-toi qu'autrefois la force de mes doigts
A sceu mettre l'Hermite, et Corneille aux abbois.
Ie n'entreprends pas un ouurage,
Pour qui te faille découcher ;
Il ne te couste qu'à cracher,
Vn ieu d'amant, vn badinage :
Fais viste vn beau desordre, au suiet d'vn beau nom,
Mais en le renuersant ne dis rien que de bon.
Ha ! bouffonne, ie t'entends rire,
De grace, prens pitié de moi
Celle à qui i'ay voüé la foy,
Est l'obiet qui me fait écrire.
De grace, du secours... mais ie sens m'enflamer,
Et que ie ne puis mieux, que lui Mander, Aymer.

FAÇON D'VN MOINE DEMANDANT DE L'ARGENT

Vn Moine tous les ans prenoit permission
D'abandonner le Monastère.
Ie m'en vais en procession,
Disoit-il au Prieur, vous sçauez l'ordinaire,
Vn homme viuant sous vos loix
Ne doit pas sortir sans la Croix.

RAISON DV COCVAGE

Vn iour ie me trouuai dans vn cercle de belles,
Qui la pluspart mettoient leurs maris en ceruelles.
Apres mille galans discours,
On traitta d'vn suiet qui n'eut iamais de bornes,
Il faut que ce mal ait son cours,
C'estoit de l'origine admirable des Cornes :
L'vne en donnoit la cause à l'humeur des maris,
L'autre aux puissans attraits de leurs beaux fauoris ;
Mais, respondit vne plus fine,
Cette discretion n'a rien que d'importun,
Et ne faisons point tant la mine,
Parlons franc auiourd'huy, c'est que deux font [plus qu'vn.

INIVRE FAITE A UN MEDECIN PAR VN MARESCHAL.

Ce Mareschal guerit la Mule
D'vn ieune Medecin, qui voulut le paier :
Mais il fit le surpris, et dit pour s'esgaier,
Vraiment cette offre est ridicule,
Nous nous deuons seruice, et inclination,
Puisque nous professons mesme vacation.

RENCONTRE EN VNE HOSTELLERIE, D'VN CHASSEVR ET D'VN CHARTIER, REVANTS.

Vn de ces grands Chasseurs de race,
Vit venir en sa chambre vn Chartier se coucher ;
Ie t'aduertis, dit-il, de ne te point fascher,
Si tantost ie me leue, et crois estre à la chasse,
I'encourage mes chiens, ie parle à mes oyseaux.
Vraimen, l'interrompit ce sot en apparence,
Ie fais la mesme extrauagance,
Et tousiours m'imagine estre apres mes cheuaux,
Excusés mon deffaut, ie souffrirai le vostre,
Il faut se supporter l'vn l'autre.
A minuit sans faillir, le Chasseur sort du lit,

Et fait vn diable de vacarme,
Le Roulier s'eueille à l'alarme,
Et sanglant de son foüet redouble le conflit
Les guerrhauts, dia, hu, aus, ioüent chacun leurs
[rolles,
Mais les coups resonnoient plus fort que les paroles:
Iusqu'à tant qu'il fust écorché
Le Chasseur fut en frenesie ;
Enfin tout hors d'haleine, et le corps tout haché,
Trop tard il se repend de cette fantaisie :
Mais le Chartier foüettant tousiours,
L'obligea de s'enfuir, et crier au secours.

TESTAMENT D'VN PAVVRE MAIS VRAY AMY.

Evdamide obligea ses amis en mourant,
D'vne naïueté gentille,
L'vn de nourrir sa mère, ainsi qu'vn bon parent,
L'autre de marier sa fille :
Charixene mourut cinq ou six iours apres,
Et le seul Arethée entreprit tous les frais.

D'VNE HOSTESSE.

Quoy vous tenez tousiours Aubarge ?
Vrayment vous logés trop au large,
Et mon esprit encore entre dans vn chagrin
Quand i'y songe, ô Dame fouriere ;
Seigneur, respondit cette fiere,
Ie ne vis iamais Prince auoir si petit train.

D'VN ACCORD IMPOSSIBLE

Qvelqu'vn plaidant contre ses niepces,
Leur dit, communiquons nos pièces
Pour terminer tous ces procès :
L'vne estant de facile accés,
Reprit d'vne façon iolie,
Ouy, mon oncle, poussons à bout nos differens ;
L'autre riant de leur folie,
Leur dit, cela ne doit se faire entre parens.

D'VN ADVOCAT DVPPE

Vn païsan promit vn ducat
A quelque drille d'aduocat,
Qui parmi le débit de plusieurs belles choses,
Lui dit, qu'il lui feroit gaigner toutes ses causes :
L'Aduocat sans se deffier,
Et dont le grand gosier ne viuoit que d'espice,
L'aduertit de tousiours nier,
Tout ce qu'on lui pourroit demander en Iustice :
Mais comme il le pria de luy paier son pris,
Le vilageois luy dit, qu'il n'auoit rien promis.

A QVELLE HEVRE ON DOIT DISNER.

On demandoit à Diogene
A quelle heure il falloit disner ?
Iamais esprit n'eut plus de gesne,
Il faillit mesme à s'en damner :
Mazarin n'estoit pas au monde,
Et s'il respondit à la fronde.
Riches disnés quand vous voudrés,
Et vous pauures, quand vous pourrés.

DE RAPHAEL D'VRBIN.

Ce grand Maistre de la Peinture
Ce singe adroit de la nature,
Auoit representé dans vn fameux tableau
Sainct Pierre auec sainct Paul ; sur la fin de l'ou-
[urage,
Il vint deux Cardinaus ayans le mot nouueau,
Qui trouverent ces Saints trop rouges de visage :
Ie les peinds, reprit il, comme ils sont dans les
Rougissants à présent de honte, [Cieux,
De voir le scandaleux méconte,
Qu'on trouua de leur vie à la vostre, en ces lieux.

D'VN GENDRE MAL CHOISI.

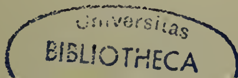
Ianot cherchant vn mesnager,
Pour estre mari de sa fille,
Prit vn Cordier de cette ville,
Où diable, a t'il esté songer ?
Pouuoit-il rencontrer plus mal en son enuie,
Que de choisir qui gaigne à reculons sa vie ?

ACCVSATION CONTRE VN PLAISANT FAVX-MONNOYEVR.

Vne femme auec son langage,
Surprit un Iuge de vilage,
Si bien qu'il condamna sur vn malentendu,
Vn badault, innocent tout net d'estre pendu ;
Ie m'en rapporte à luy, dit-elle, qu'on le croye,
S'il ne confesse pas d'auoir battu mon oye ;
Enfin apres mille raisons
On découurit tout le mystère,
Il se trouua que ce compere
Auoit frappé quelques oizons.

REPARTIE D'VN CORDELIER.

Diable, comment vostre asne tremble ?
Mon Pere, est-ce ainsi qu'il va l'amble ?
Ha, reprit-il, si vous auiés
La corde au col, les fers aux piés,
Et prés de vous vn homme aiant le froc en teste,
Comme luy, vous auriez, plus de peur que ma beste.



PARTAGE DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

Dieux ! que ces femmes sont coquettes,
Polidamire, au prix de nous !
Cela vient, repliquates vous,
De ce qu'elles ont deux languettes :
Sans doute que d'abord ce beau mot me surprit
Mais nous auons trouué depuis des armes prestes,
L'homme en reuanche a plus d'esprit
La nature l'ayant enrichi de deux testes.

SVBTILE RESPONCE D'VNE FEMME.

Il ne s'est veu iamais en la France vne femme,
Tant depenser en ses habits,
Que ne couures-tu de rubis,
Cette autre iuppe encor, pour mieux faire la Dame ?
Ie supputois tantost, il n'y a point de coup,
Qui ne me coute vne pistolle ;
C'est mon grief, dit-elle, il m'en deplaist beaucoup,
Chaqu'vne deuroit pas vous couster une obolle.

ACTION SVRPRENANTE DE DIOGENE.

Diogene voyant un certain mal-adroit,
Qui tirailloit à la rondache,
Pour se moquer de ce brauache,
S'encourut sans rien dire, et s'y planta tout droit,
Tous ceux qui regardoient furent dans la surprise,
C'est, dit-il, que i'ay peur ailleurs d'estre attrapé,
Et ie suis tres-certain, puisque c'est là qu'il vise,
Que ie n'y seray pas frappé.

DV MESME.

Parlons encor' de ce vieux fou,
Il fut trouué faisant, ce que l'ordure, on nomme.
Sans s'estonner, dit-il, c'est que ie plante vn homme,
Comme qui planteroit vn chou.

DE L'INGRATITVDE DES AVEVGLES.

Dieus ! quel bruit, comment ce gueus meugle,
En demandant la charité ?
Ma foy, puis que c'est vn aueugle,
Ie pers ma bonne volonté.
Quelque aumosne qu'on puisse à ces ingrats là [tendre,
Ils voudroient vous avoir veu pendre.

D'VNE PLAISANTE GVEVSERIE.

Qve la femme d'Ormire, a le teton mal fait,
Tout y pend, tout y plisse, et tout y fait grimace :
Les passans là dessus ont dit vn fort bon trait,
Il est riche, et pourtant reduit à la besace.

CONTE D'VN VIEVX MOINE.

L'edenté frere Pierre, estant entré chés Lise,
Où brilloit en la salle, vn miroir de Venise,
Et s'estant regardé dedans,
Il s'escrie, est ce là ce merueilleux ouurage ?
Bien loin d'y remarquer les traits de mon visage,
Ie ne m'y sçaurois voir de dents.

SVR DES HEVRES.

Philis c'est abuser de Dieu,
Ses faueurs sont desia trop grandes,
Et sans faire d'autres demandes
Rendés luy graces en ce liev.

AVTRE.

I'ay pitié de vous voir damner,
Dieu vous entend mais il ordonne,
Qu'il faut deuant me pardonner,
Si vous voulés qu'il vous pardonne.

AVTRE.

Rougissés de honte, Syluie,
Iustes Dieus ! quelle impieté,
Elle espere en vostre bonté,
Alors qu'elle en veut à ma vie ?

AVTRE.

Hé quoy vous osés à mes yeux,
Rechercher Dieu de quelque grace ?
Promettés de me traitter mieux,
Si vous voulés qu'il vous la fasse.

AVTRE.

C'est trop prier, belle Siluie,
Dieu fera ce que vous ferés ;
Vostre grace sera suiuie
De celle que vous donnerés.

AVTRE.

En vain vous faites tant de veus,
Tout ce grand zele est hipocrite ;
Voulés vous que Dieu vous imite,
Regardés de bon œil mes feus ?

SVR LA METAMORPHOSE DES YEVX DE PHILIS, A BERENICE.

Ne pleurés pas belle inhumaine,
Le trepas de ce ieune amant;
Il ne mourut iamais de haine,
Mais de trop d'amour seulement.

AVTRE.

Dafnis étoit trop genereux
Pour perdre sans te voir, la vie :
Philis tu te rends malheureux,
Le soleil n'en eut que l'enuie.

AVTRE.

Si Philis eut les yeux changés en son trepas,
Prenés garde à de tels desastres,
Peut estre que le Ciel... mais non ne craignez pa[s]
Desia les vostres sont nés astres.

AVTRE.

Nous pouuons profiter tous deux de cet exemple,
Qui rend des cœurs si bien vnis :
Je pense voir Philis, lors que ie vous contemple,
Aymé moy donc comme Dafnis ;
Cette fidelité suffit pour nostre gloire,
Mais ie voy deia que vostre œil,
Par tout veut faire le Soleil,
Et qu'il me va tuer pour acheuer l'histoire.

DES BRAVERIES.

Sçais-tu Philis en conscience,
Comme on nomme ces beaux atours,
Dont tu te pares tous les iours ?
Enuers Dieu ce sont vne offence,
L'esperance des fauoris,
Et la ruine des maris.

AMOVR SELON DIEV.

Chacun a sa façon de donner à connoistre
L'ineuitable amour, que vous leur faites naistre :
Almanzor me croit surpasser,
Parce qu'il vous adore, ô ma viuante idole ;
Mais l'interest du ciel, et sa sainte parole
M'oblige de vous renuerser.

/

D'VN MEDECIN.

Av Medecin or donne,
Si tu veus qu'il ordonne.

DE PIE V.

Le pape Pie est mort, de son nom le cinquiéme,
O le prodige extreme !
Que parmi tant de gens, dont chacun se dit saint,
On n'en trouue que cinq.

DE PERICLES.

Medisant à qui tout le monde,
Fournit tour à tour d'entretien,
Laisse le mal, et dis le bien,
La calomnie est trop feconde ;
Imite ces fameus Peintres d'antiquité
Qui tirans Pericles l'honneur de sa patrie,
Mais qui n'auoit qu'vn œil, auoient cette industrie,
De le representer seulement de costé.

DE TROIS MESCHANS DE MESME NOM.

Ces trois monstres d'impieté
Lucian, Lucain, Caluin, ont mesmes anagrammes;
Mais si leur nom s'est rapporté, [ames.
La ressemblance encor' est plus grande en leurs
Croions donc auiourd'hui la transmigration,
Sans doute qu'vn mesme genie
En trois differens temps prend incarnation,
Pithagore c'est ta manie.

IMPRECATION D'VNE NORMANDE AYMANT LE CAROSSE.

On donne au diable les Normans,
La nation en est infame,
Chacun se rit de leurs sermens,
Et moy qui ne suis qu'vne femme,
Puis-ie leur souhaitter iamais de plus grands maux,
Que de les voir tirer tous à quatre cheuaux ?

DE LA FOIBLESSE DES LOIX.

Tv me dis que les Loix font d'estranges saignees,
Mais raisonne d'vn sens rassis,
Et tu verras qu'Anacarsis
A bon droit les compare aux thoilles d'araignées :
La mouche s'y peut attraper,
Mais vne autre beste sans peine,
Tous les iours en sçait echapper,
Elle les rompt et les entraine.

VAINES PROTESTATIONS.

C'est inutilement, Orante, que tu iures,
Crois tu persuader par là tes impostures ?
Epargne vn peu tes mouuemens;
Lisandre nous fournit d'assés bonnes defaites,
De tromper les enfans auecques des piroüetes,
Et les autres par les sermens.

CONTRE L'ALCHIMIE.

Miserable soufleur, qui cherches vn tresor
Dans vne Mine imaginaire,
Apprends que le secret, d'auoir mesprisé l'or,
Est plus grand que celuy d'en faire.

PASSION D'VN RETOVR.

Ie vis, Calliste, mais comment ?
Absent de vous, Dieux ! quel tourment ?
Pour satisfaire à mon enuie
Ie sauterois dans vn cercueil,
Et donnerois toute ma vie
Pour vous regarder vn clein d'œil.

DOVCEVR ROYALLE.

Mon soustien, reçois cette espée
Pour marque du gouuernement,
Fais-en toy craindre adroitement,
Sans la rendre trop occupée ;
I'ayme bien mieux y voir la roüille à ton retour,
Que le sang de plusieurs suiets priués du iour.

POLITIQVE.

Il est de la grandeur des Rois
D'aueuglément promettre et aux fous, et aux sages:
Mais leur prudence a d'autres loix,
De ne tenir iamais rien qu'à leurs auantages.

D'VNE POVLE.

Il est pointu comme vne boule,
Ce conte que tu dis estre des mieux tissus ;
En quel temps est-ce qu'vne poule
A plus de plumes ? c'est quand le cocq est dessus.

D'OVIDE.

Grand homme aurois-tu creu, que tes diuins ou-
A qui tu promettois vne immortalité, [urages,
Eussent eu le mespris de la posterité,
Iusqu'à se voir enfin dans les derniers outrages,
La gloire à ses flus et reflus,
Des liures auiourd'huy, le goust d'vn chien decide,
Et celui-là qu'il haït le plus,
Ie ne sçay pas comment, on dit que c'est Ouide.

DE LA VALEVR MESME.

Il faut entendre ce dernier,
Quelle chose est la plus hardie ?
C'est la chemise d'vn meusnier ;
Comment ? il faut que ie le die,
Elle prend tous les iours vn larron au collet.
Pardon, si i'entreprends sur tes mots, Iodelet.

DE LA DIFFERENCE DES PERSONNES.

Ce sont emplois de vie, et non pas des trauaux,
Tout ce que la foiblesse appelle de grands maux,
Vne mouche à l'esprit que la peur accompagne,
Comme à Domitian, tient lieu de mille hazars :
Mais Cezar voit sans trouble vn Pompee en cam-
[pagne,
Ayant fait de son cœur vn Epicicle à Mars.

DE LA NOBLESSE.

Il fait beau se mirer dans le sein de la gloire,
Apprendre son deuoir au sang de ses ayeux,
Heriter d'vn grand nom, qui brille dans l'histoire,
Et sentir de son cœur vn feu qui monte aux yeux.
Mais Paris croit ce qu'en dit Rome,
Qui naist Noble, et pourtant vit roturierement,
Est estimé moins Gentilhomme,
Que qui né roturier, sçait viure noblement.

DE L'INIVSTICE DV IVGEMENT.

Mort, on est habile homme, et vif on est oison ;
C'est ainsi que l'on parle, apprens moy la raison.
Mais quoy ? ie me souuiens, sans doute que l'enuie
Comme elle est vn poison,
N'est que dans la chaleur, et sort auec la vie :
Ces cadaures pourris, ces restes des tombeaux
Sont des festins dressés aux vers comme aux cor-
[beaux.

DV IEVSNE.

En vain vous essaiés, amis, de me corrompre
I'obeis aux decrets que l'Eglise a reçeus,
Elle ordonne le ieusne, il ne le faut pas rompre,
Mais le ploier si fort qu'on passe par-dessus.

DE LA BONNE VOLONTE ENVERS LES PARENS.

Ovtre que ie vous dois comme parente aimer,
Vous sçaués comme belle, encore me charmer,
Agreés cette double flame,
Que la nature allume autant que l'amitié.
Mais quoy ? vous accusés mon ame,
Qu'elle fait vn excés, que c'est trop de moitié ;
Vn patissier en sa boutique,
Autrefois a iugé ce plaisant demeslé,
Par vne sçauante replique,
Le boudin ne vaut rien, si le sang n'est meslé.

D'VN BON PRINCE ESTRANGER.

Chacun voudroit sous ton empire,
O grand Prince, auoir esté, né :
Mais ie ne voy rien qui m'inspire,
Vn souhait si mal ordonné ;
D'estre de tes suiets nous cherchons tous la gloire,
Mais à quoy bon là rendre vne obligation ?
Vn estranger doit mieux estre dans ta memoire,
S'il en dresse vn trophée à son election.

DE GENES.

Republique superbe, incomparable Genes,
Riche ville, où se voit le Perou transporté,
Qu'a loüer tes tresors il se trouue de peines,
Tes coffres en ont moins, que n'en a ta beauté :
Au dedans de tes murs, la raison affranchie
Auecques liberté donne et reçoit les loix,
Puis au lieu d'vn tyran, y naissent mille Rois,
Qui maintient leur grandeur d'estre sans Monarchie.

D'VN VIEILLARD IGNORANT.

O le plus vain des courtisans,
Iusques où va ton insolence ?
Ie sçay fort bien que la prudence,
Est la recompense des ans :
Mais qui t'oiroit parler, te feroit la grimace,
Bien loin de te mettre à haut prix,
Car auisant tes cheueus gris
Qui ne croit qu'on t'auroit enfariné la face :

TOVT HOMME EST COCV.

Pour preuuer vne vérité
: tout le monde croit sans abus et sans peine,
D'vn langage mal debité,
nous viens estaller les rebut de ta veine :
s la Creation, i'en suis tout conuaincu,
Ie n'ay que faire de la Bible ;
Ne vois-tu pas qu'il est visible
dire, homme ne fut point qui ne fut Cocu ?

SPONSE D'VN COVRRIER DE ONDITON A VN GOVVERNEVR, VI LE TRAITTOIT DE HAVT EN AS.

cour n'a-t-elle point changé de fauoris ?
amy, le nouueau, car tu viens de Paris ?
e disoit-on alors ! Vespres à Nostre Dame,
pondit ce courrier regardant de trauers,
ır le nouueau, chacun le peut dire sans blâme,
a l'on y commence à vendre des pois vers.

D'VNE DAME QVI NE S'HABILLOIT QVE DE BLEV.

L'on prend tantost couleur de feu,
Tantost de iaune, ou vert ses iuppes,
Pour auoir tousiours le cu bleu,
Croy tu plus attraper de duppes ?
Si quelque cuisinier vient à te regarder,
Il te dira par raillerie ;
Mais prens la pour galanterie,
Cette Dame se gaste, elle est bonne à larder.

D'VN PHILOSOPHE MAQVEREAV.

Le plaisant Empedocle a fait vn mariage,
De la philosophie et du maquerelage ;
Pour s'excuser, il donne vn plat de sa façon,
Ou si l'on veut de Pytagore,
Il dit, qu'il se souuient encore,
Que son ame a logé dans le corps d'vn poisson.

D'VNE OPINION GROTESQVE.

Vn philosophe amant parle comme les autres,
Il n'a pas l'œil plus seur, ny l'esprit plus rassis :
Quand Straton dit que l'ame estoit dans les sourcis,
Il adoroit des yeux, Philis, pareils aux vostres.

INIVSTE REPVTATION.

On dira de toy pis que pendre,
Retire toy d'icy, Lisandre,
Et malgré ton esprit, ta valeur, ton maintien.
On te iettera de la boüe,
Si quelque sot a dit, ce froid n'est propre à rien,
Il ne boit, ny iure, ny ioüe.

D'VN ORATEVR MALADE.

Beaux esprits, dont le feu brille dans la memoire,
Ainsi que la lumiere au celeste flambeau,
Ne vous vantés plus tant, vne fameuse histoire,
Pretendus immortels, vous reduit au tombeau ;
Si vous croiez encor' que rien ne vous consomme,
Mussala Coruinus vous fait changer de ton,
C'estoit le mieux disant de la ville de Rome,
Vne fieure lui fait mesme oublier son nom.

DE Mlle MAROTTE.

Il n'appartient qu'aux foux de porter la marotte,
Chacun en fuit le deshonneur :
Mais au contraire, quel bonheur,
D'estre porté par nous, ô ma chere Marotte !

DE LA MESME.

Ie cache ma folie à l'ombre des amours,
Les autres sont fous à Marotte :
Mais en parlant de moy, qu'on change de discours,
Si ie suis fou, c'est de Marotte.

D'VN AMANT POVDRE'.

Ce n'est pas de la poudre, impitoiable Amynte,
Mais ma captivité qui m'a reduit ainsi,
Dès-hier les cheueux noirs, ie vous en fis ma plainte,
Ie la repete encor, mais changés de soucy.
Vous pensés que ie sois un caiolleur insigne,
Ha ! si mes maux souffroient quelque comparaison,
Ie vous dirois qu'vn prince autrefois en prison
Du soir au lendemain devint blanc comme vn cigne.

D'VN ALLEMAND A MADEMOISELLE DE REFVGE.

Ie veux estre ignorant le reste de ma vie,
Et fais veu de iamais ne parler mieux François,
La faute que ie fais, est si digne d'enuie,
Que tous les grammairiens en sont mis aux abois ;
Qu'ils disent ces sçauants, vous estes mon Refuge,
Ie ne m'en dedis point, vous estes ma Refuge.

DE QVI AIMOIT VNE DAME CHASSIEVSE.

Ne soiés point, Messieurs, dedans l'estonnement,
Ie le iure sous son empire,
Cette seconde humeur de cire,
Qui sort de ses beaux yeux, entretient mon tour-
[ment.

CONTRE LE MARIAGE.

Tv veux donc que ie me marie
A Georgette, ou bien à Marie,
Ie te repons encor, ce qu'vn iour ie te dis
Auec Conac ce braue infamme,
I'enragerois bien tost, si i'appelois mon fils
Le bastard d'vne sotte femme.

DE LA PENSEE D'VN MARY.

Pacquette trouua son tombeau,
Passant sur vn pont dedans l'eau ;
Le mari qui vouloit mettre son corps en bière,
Alloit pour le trouuer, remontant la riuière ;
Quelqu'vn voiant faire ces tours,
Luy dit, cherchés le long du cours,
Si de la rencontrer, vous aués quelque enuie :
Non, non, répondit-il, vous vous trompez bien fort,
Puis qu'elle ne fit rien qu'à rebours en sa vie,
Sans doute ell' aura fait de mesme dans sa mort.

DES HARMONIES.

Loin d'icy le chant des syrènes,
Le son des luths, les chœurs, les rossignols,
Les petits couchers de nos reines,
Et mesme amants, tant de charmants caiols ;
Tout cela ne fait point de musique si belle
Que Philis qui se plaint, quand on la depucelle.

D'VN PHILOSOPHE A DIONYSIVS EMP.

Aristippe desesperé
De n'auoir pû d'vn prince obtenir vne grace,
Se iette à ses genoux, les baise et les embrasse
Iusqu'à tant qu'il fut assuré,
Et s'écrie aussi-tost, ce n'estoit pas ma faute,
Iamais les plus grands Dieus, ne furent mieux priés
Qui croiroit que les Princes, dont la teste est si haute,
Eussent deuant ce iour, les oreilles aux piés ?

EXCEZ DE ZELE.

Ie n'ose pas parler de l'immortalité,
C'est le iuste espoir de nostre ame ;
Mais si ce zele vous enflamme,
Au moins empeschés le d'estre precipité :
L'imagination s'en peut trouuer rauie,
Cleombrotus visant les éternels ebats,
Que Platon promettait dans la seconde vie,
Se lança sans tarder d'vne muraille en bas.

DV CAPRICE DES LOIX.

L'infamie et l'honneur dépendent du caprice :
Icy l'on croit vertu, ce qu'on nomme le vice.
Auiourd'huy dans Thoulouse, et dans Rome autrefois
Le bourreau n'osoit pas demeurer dans la ville ;
L'office en est ailleurs charitable et ciuile,
Iadis chés les Hebreux, mesme encore aux Anglois.

FACETIES D'VN NOM DE BAPTESME.

Vn certain Pierre Cu, coniura son compere,
De ne nommer point Iean son fils,
Luy, qui songeoit à faire pis,
Promit qu'il desiroit en cela luy complaire :
Il estoit trop vilain de l'appeler Iean Cu,
Il adoucit le mot, le nommant Florent Cu.

D'VN AVTRE

Celuy qui veut passer pour vn galant compere
Donne auiourd'hui deux noms, ie ne sçay quel [mystère ?
La mode est dans les sacremens,
Ne plus ne moins qu'aux passemens :
Hier estant donc deuant le Prestre
Ie voulus trancher du grand maistre,
Il m'auoit dit, nommés, ie nommai Roquentin ;
Comment, s'écria t'il, est-ce par moquerie ?
Non, repris ie aussi-tost le voiant en furie,
Ce sont deux noms de Saincts, S. Roc et sainct Quentin.

QVAND LE CVL FAIT MAL AVX FEMMES?

Sans cesse ie t'entends en tes contes infames ;
Mais ton plaisir augmente et deuient sans égal,
Quand il va de parler contre ces pauures femmes ;
Que dis tu ? que iamais le cul ne leur fait mal ?
Mais cette piece n'est pas iointe,
N'as-tu point des bouts mieux lardés ?
Ecoutons, c'est icy la pointe ;
Que quand elles cousent sans dés.

D'VN BON CATHOLIQVE

Vn Turc estant dans vne Eglise
Vit vn deuot baiser la paix ;
Cet homme là me scandalise,
S'ecrie-t'il, c'est sans doute vn des chrestiens refais ;
On remarque bien qu'il se ioüe,
Regardés comme il fait la moüe.

LA PAVVRETE' IMPIE.

Ceux qui veulent que la richesse,
Nous damne, ont beaucoup de foiblesse,
Fait-elle pas canoniser,
Celuy qui sçait bien en vser ?
Pour moy ie tiens que la contraire
Ce monstre hideux de pauureté,
Par vne remarque ordinaire,
Peut s'en dire vn d'impiété :
Ie ne fais point là le sofiste ;
N'aués vous iamais veu les gueus
Donner au diable tous nos veus,
Quand on leur dit, Dieu vous assiste ?

D'VN CVRE' QVI HAISSAIT LES TRAINS.

Cvré ton humeur est charmante,
Et il t'en coutera ma foy,
Veus-tu pas que ie me contente,
Et que i'aille disner chés toy ;
Nous verrons qui de nous sçait mieux la raillerie.
Vous me ferés l'honneur, repartit le gaillard :
Mais écoutés mon Prince, au moins ie ne vous prie,
Que d'y venir en Singe, et non pas en Renard.

INGENVITE' D'VNE FEMME.

Vn innocent mari descendant de cheual,
Trouua sa femme dans l'allée,
Sans parler, l'aiant accolée,
Il luy fit, comme on dit, le deuoir conjugal.
Ma foy si i'eusse creu que c'eust esté vous-mesme,
Iura cette effrontée, et qu'on l'eusse peu voir,
Ie ne le celle point, on dit tout quand on aime,
Vous auriés attendu du moins iusqu'à ce soir.

CHARITE' IMPORTVNE.

Vn boiteux cheut sous son cheual,
Au milieu de la Garde Suisse,
Ils creurent qu'il s'estoit fait mal,
Et courent aussi-tost pour luy rendre seruice ;
Mais se leuant sans peine il leur fit compliment
D'vn secours apporté si genereusement.
Au premier pas qu'il fait, quelqu'vn d'entr'eux prend gard
Qu'il boitoit, chacun donc iette son hallebarde :

On le prend, on l'abbat, on le tire, on le rompt.
Hé ! Messieurs, s'écrie-t'il, ie boite de nature,
A l'aide, on me demembre, helas ! quelle torture ?
Ie me meurs... à ces cris leur effort est plus prompt,
Ils se disent entr'eux que la iambe est demise :
Mais il suruint quelqu'vn qui sçauoit le François,
Qui les reprend de leur mesprise,
Cependant le martyr, en estoit aux abbois.

D'VN CHIRVRGIEN SANS ESPRIT.

Ce chirurgien auec sa sonde,
Tesmoigne bien qu'il n'est qu'vn veau,
Croit il que le plus fou du monde
Soit offensé par le cerueau ?
Il a fait voir assés parmi cette querelle,
Qu'en la teste il n'auoit ny cerueau ny ceruelle.

DE QVI S'AVOVE BASTARD SANS Y SONGER.

Ie sçay bien quelle fut ma mere,
Mais non pas quel estoit mon pere :
Il ne faut qu'vn mauuais moment,
Vn court depit, vn compliment,
Vne vieille instruite au commerce,
Voila la Dame à la renuerse.
Vn badot s'en choquant, s'écria tout soudain,
Le mien craignant le cocuage,
Et d'auoir vn fils de putain,
Ne voulut point de mariage.

RAISON D'VNE VEVFE INQVIETTE

Orante ne fait que gemir
De ce qu'elle ne peut dormir,
Elle dit qu'il faut qu'elle en meure,
Si l'on ne la guerit sur l'heure :
Mais vous pourrés bien deuiner,
Par ses mots comme ell' est faschée,
La nuit ie ne fais que tourner,
Tant ma chair est mal embrochée.

INGENIEVSE BARBARIE DE CALIGVLA.

A peine ay-ie entendu, Philis, vos volontés,
Et vous voulés que i'obéisse ?
C'estoit auec cet artifice,
Que Caligule vn iour nourrit ses cruautés :
Pour les iustifier, et qu'on n'eust rien à dire,
Il faisoit par tout des Edis ;
Mais en des chiffres si maudis,
Que bien loin de les suiure, on ne les pouuoit lire.

DES SECTES DE RELIGION.

Ie suis vn zelé catholique,
En passe de monter au rang des Cardinaux,
Mais chaque auis a sa replique,

Pourquoy donc s'emporter contre nos Huguenots ?
L'Heresie Arrienne, en sept ou huit Conciles,
Receut de l'applaudissement,
Et dans Arimini, six cents Prelats habiles
Souscrirent à ce sentiment :
On damne dans vn temps, ce que l'on sauue en l'autre,
Et tel est apostat, qui passe pour Apostre.

D'VNE MERE, ET D'VN FILS TRES BEAVX, MAIS BORGNES.

Rendés vostre œil, ieune Alcidon
A Philis la desesperée :
Ainsi vous serés Cupidon,
Comme elle sera Cytherée.

AV BAS DE L'IMAGE DE LA VIERGE ET DE SON FILS.

Vain mortel, dont l'esprit adore la puissance,
Veus tu paroistre icy comme au ciel triomphant ?
Mesme au dessus des lis, choisir vne alliance ?
Sois Vierge auec la Vierge, enfant auec l'enfant :
Par là, l'vn deuiendra ton frere,
Et l'autre s'auoüra ta mere.

D'VN DOCTE.

Qve ton amitié m'est vtile,
O des sçauans le plus habile !
Ta plume auec vn de ses traits
Peut si loin estendre ma vie,
Que malgré la mort et l'enuie
Mon nom ne s'oubliera iamais.

INIVSTICE DANS LES CONDITIONS.

Dieu, dont la prouidence éclatte en tant d'accords,
Comment aués vous mis mon âme dans ce corps ?
Sans doute elle deuoit en informer vn autre,
Cloris vous le sçaués, ie n'ayme que le vostre.
Mais ce mouuement est leger,
De plus fermes transports ma plainte est irritée,
Par vn Roy bien souuent la houlette est portée,
Et le Sceptre par vn berger.

AMANT DENVE'.

Ie suis sans Dieu, brillante aurore,
Puis qu'en ma passion ie n'adore que vous :
Mais ne vous ayant pas, au iugement de tous,
Ne suis ie pas sans vous encore ?
C'est trop peu dire, enfin ie suis mesme sans moy,
Auoũés-le, Philis, qui me donnés la loy.

A L'AVANTAGE DES FEMMES.

Derniere main de Dieu, chef-d'œuvre de nature,
Mes Dames agreés vn trait de ma peinture :
Romulus vous donna iadis les premiers rangs,
Et sans paroistre ingrat au suiet de nos flâmes,
Ie ne puis oublier qu'entre ces vieux parens
Le ciel qui nous maudit, ne maudit point les femmes.

QV'IL FAVT AYMER.

Dauid auoit tout le sçauoir,
Qu'humainement on peut auoir,
Salomon toute la sagesse,
Et Samson toute la proüesse :
Mais quoy ? vit-on iamais des cœurs plus amoureux ?
Petit rustre, veux-tu donc encherir sur eux ?

D'ADAM, ET DE SA POSTERITE'.

L'age d'Adam fut d'or, et les autres de fer,
S'il vint en Paradis au monde,
Sa race en disgraces feconde
A semblé du depuis naistre dans vn enfer.

REMEDE A LA TRISTESSE.

Laisse là ta triste cabane,
Ou bien tost la douleur te feroit expirer,
Cours en l'isle de Taprobane,
On ne sçait ce que c'est, dit-on, que d'y pleurer.

DE LA FORCE DV SORT.

Laisse agir le destin, ie reçois son effort
A gré sur la terre et sur l'onde;
Puisqu'en tous les païs du monde,
L'homme est également pres ou loin de la mort.

EXCVSE D'VN CVRE' DE VILLAGE.

Qve ie suis malheureux ! chacun medit de moy,
Si i'ay fait vn enfant, on ne sçait pas pourquoy ;
Ce n'est point vn effet de quelque paillardise,
Comme on vous l'aura raconté,
Mais plustost de necessité,
Il me seruira bien quelque iour à l'Eglise.

OPINION DE THEMISTIVS.

Le monde a moins de Regions,
Que l'esprit de Religions :
A quoy bon faire tant d'insultes
Contre le nombre de ces cultes ?
Dieu qui connoit que l'homme a manqué de clarté,
Dans cette deuote imposture,
Nous excuse et se plaist en sa diuersité,
Comme en celle de la nature.

PROPRIETE' DE L'ELEPHANT.

Pécheur, qui ne vas étouffant
Tes monstres de péchés qu'en vne mort prochaine
N'imites-tu pas l'Elephant,
Qui seulement la nuit se laue à la fontaine ?

A VN CRVCIFIX.

Est-ce l'amour, ou la fureur,
Qui te viennent d'oster la vie ?
Ce sont tous deux, ô mon Sauueur !
C'est ton amour, c'est mon enuie.

DES CHEVEVX DE LA MAGDELAINE.

Tv sçais triompher tour à tour,
De la terre et du ciel, Amour,
O qu'vne mesme chose a de diuers usages ?
Tes cheueux, Magdelaine, en sont des témoignages
Ce sont de beaux lacs en ce lieu,
Où tu prens les hommes et Dieu.

DES INNOCENS.

On vous a fait perdre la vie,
Sans auoir connu vostre enuie,
Ioués donc innocens, en ce tendre trepas
D'vn tourment inconnu formés vous des ébats;
Il suffit de l'auoir voulu :
C'est assés aussi d'avoir pû
Dans l'âge, ou le desir se rencontre à redire. (1)

ANAGRAMME.

BORNE' A AYMER.

Ieunes feux, dont mon ame autrefois a brûlé,
Vous estes tous esteints, vous ne pouués plus luire,
Ou du moins vôtre éclat est si fort reculé,
Que ie ne m'en sers plus qu'afin de me conduire.
Vn obiet plus puissant m'a donné dans les yeux,
Ie ne vis que pour luy, tout luy sert de litiere,
La foy que je luy voue, a pour autheur les cieux,
Et ne doit point finir qu'à mon heure derniere :
Son nom mesme en désordre, a de quoy me char-
[mer,
Et ie trouue pour moy qu'elle est born' à aimer.

(1) Cette épigramme est incomplète, le dernier vers manque.

AVTRE, VNE ADORABLE.

Ingénieux amants, esprits intéressés,
Dont le crayon est vn oracle,
Neantmoins qu'vn beau nom a mille fois forcés,
A faire vn monstre d'vn miracle,
De grace, suspendés ce petit point d'honneur,
Qui voit d'vn œil ialoux, vn estranger bon-heur,
Pour sacrifier à ma gloire
Des aueux deubs à sa victoire.
Quoy que l'hypocrisie ose par vanité
Se promettre auecques ses Bulles,
Ie ne sçaurois traitter que de diuinité
La beauté qui l'est sans scrupules :
Mais pour ne rien donner à mes affections
Le hasard souscrit mesme à ses perfections,
Par vne rencontre agreable,
Il la change en vne Adorable.

EPITAPHE D'VNE BELLE.

Passant qui que tu sois, arreste icy tes pas,
Et viens plaindre vn trésor caché dans cette biere
Vn miracle du monde, enuie du trepas,
Qui n'eclipsa jamais, que pour trop de lumiere.
Les attraits plus qu'humains de ce soleil naissant
Invitèrent la Parque à quelque ialousie,
Elle creut que c'estoit vn ennemi puissant,
Et conclut à sa mort sur vne fantaisie.

Mais aueugle dessein d'vn coup audacieux,
Les pleurs et les regrets, suiuront bientost la ioye,
Elle deuoit cherir l'effet de ses beaux yeux,
Qui luy donnoient tousiours quelque nouvelle proye.

RESPONCE DE CALISTE A DORINDE, QVI LVI AVOIT MANDE' LE DETAIL D'VNE COLLATION.

D'vne perdrix, et d'un lapin,
Faire l'honneur de mon festin,
C'est te tromper, chere Dorinde;
Ie rencheris sur le Picaus,
Ne parles point de poulet d'Inde,
Ie me pique d'aller par Aus.

Des Leuraux et des Lapereaux,
Des Cailleteaux et des Perdreaux,
Pourraient bien enfler tes rimes ;
Mais on les verra dans leur iour,
Et tu reserues ces victimes,
Pour immoler à mon retour.

N'ensanglantons point nos beautés,
De plus coupables cruautés,
Puisque tes amours sont bachiques,
Dis-moy ceux, que brinde a mis bas,
Nos yeux font des coups trop tragiques,
Pour les chanter en nos esbas.

ESTREINES.

Oseray-ie Philis, vous présenter mes peines,
Dans vn temps, où chacun n'offre que des es-
[treines ?
Et ne peut-on iamais gaigner vostre amitié,
Qu'à force de se rendre vn obiet de pitié ?
Les Riuaux abusés n'ont pour moy rien qu'enuie,
Pendant que ie suis prest de paier de ma vie,
Et mon bonheur borné dans leurs filoux espris,
Ne sert à diuertir que vous qui m'auės pris :
Au milieu de ma plainte, on croit m'entendre
[rire,
Quand vous estes de marbre, on vous pense de
[cire,
Mille tiedes regards que vous aués pour moy,
Les brulent de colère, et me glacent d'effroi !
Ils doutent de mon mal, ils iurent de ma ioye,
On me donne la main, alors que l'on me noie,
Et si la conscience auantage un des deux,
On est vne pariure, on n'en veut pas à eux ;
Malheureux en effet, heureux dans la pensée,
Quel remede apporter à mon ame blessée ?
C'est à vous, ô ma vie, à ne négliger pas,
Vne plaie où l'entrée est ouuerte au trépas :
Ne faites rien pour moy, faites tout pour vous
[plaire,

Ce que mes ennemis vous enseignent de faire,
Leur haine est charitable, ils me font mériter,
Et ie ne sçay comment m'en deuoir acquitter,
Aymés moy, c'est trop dire, en vne seule ligne.
Aymés moy, tout le veut, la haine m'en croit
[digne,
Et le plus humble cœur deuiendroit fanfaron
Par la main des Riuaux d'estre fait vn.

LA RENCONTRE DV MIROIR.

Inexorable tyrannie,
Fascheuse rigueur de parens,
Iusqu'où peut aller ta manie,
Contre ces illustres mourans ?
Ne te suffit-il pas, de voir bruler leurs ames,
Dans vn enfer confus de peines et de flammes,
Sans en auoir de la pitié ?
Faut-il, pour vn dernier outrage,
Que ton iniuste inimitié,
Des yeux leur deffende l'vsage ?
C'estoient à peu près là les plaintes,
Qu'Orondate, et Statire vn iour,
Faisoient au milieu de cent feintes,
Pour mieux conduire leur amour !

Vn caprice de mere, inspiré par l'enuie,
Alloit taschant de rompre vne si belle vie,
Et bien loin de les seconder
Dedans un dessein legitime,
Ils n'osoient pas se regarder,
Sans estre accusés d'vn grand crime.
S'étant trouués en compagnie
Vne fois, au milieu du ieu,
Pour euiter la calomnie,
Ils s'étoient séparés vn peu,
Et gehennés par ces loix, qu'on dit de bien seance
Leur veüe esclaue d'elle, entroit en defiance,
Et ne pouuant plus s'empescher,
Apres mille combats notables,
S'en alloit enfin s'attacher
Chacune à ses suiets aimables.
Bons Dieux, autheurs des sympathies,
Grands maistres de nos volontés,
Qui d'vn tout liés les parties,
Far des neus si bien concertés,
Faites de grace vn coup de la toute-puissance,
Ne laissés plus regner ces tyrans de naissance !
Et vous insensibles obiets,
Mais peut estre moins que les hommes,
Deuenés auiourd'hui sujets
A souffrir les maux où nous sommes.
Il se rencontra là tout proche,
De bonne fortune, vn miroir,

Qui ne pouuant estre de roche,
Leur donna le moyen de se voir ;
Dans ce clair Rendez-vous, leurs yeux faisant ren-
[contre,
Ils forcent au secret, ce traître qui les montre,
Et parmy l'excès d'vn tel bien,
Que ce miracle leur envoye,
Amour triomphe, et n'a plus rien,
Qui luy nuise, que trop de ioye.

Vous vous en souuenés Statire,
Lorsque nos fantosmes en main,
Vouloient soulager leur martyre,
Et que nous en rismes soudain.
Quoy, ieunes abusez, disiés vous sans nostre aide,
Vous pensés à nos maux donner quelque remede?
Non, repris-ie, en nous reculans,
Sortés follets de cette place,
Car vos feus ne sont point brulants,
Pour estre nés dans vne glace.

A MADEMOISELLE ..... IOVANT AV COLIN-MAILLARD.

RESPONCE A CES MOTS, DAPHNIS OV ESTES-VOVS?

Est-il possible ma Cloris,
Que parmy ces ieus et ces ris,
Vous cherchiés encor' à me nuire ?
Beaux yeux créray-ie enfin ce que l'on voit assés,
Et que ceux qui sont nés pour luire,
Se plaisent auiourd'huy, de se voir eclipsés ?

Iugés comme ma passion,
Est digne de compassion,
Ses conseils ne vont qu'à ma prise ;
C'est pour vous soulager, aimables ennemis,
Et vous donner quelque remise
D'vn emploi malheureux, où le sort vous a mis.
Hé bien approchés vous de moy,
Ie suis prest de subir la loy,
Qui veut se vanger de ma veüe,
Aueuglés vn captif, qui n'aime que vos fers,
Et par une rigueur preueüe,
Ioignés de nouueaux maux, à ceux qu'il a soufferts.

Cet estat me sera bien deu,
Et sans reproche ie n'ay peu,
Vous voir plus long temps en ma place :
Mais respects, vous mettés vn amant au tombeau,
Et ie suis desia tout de glace,
Quand ie songe qu'il faut perdre un obiet si beau.

Cependans sans autre secours,
Ie suis trahy par mon discours,
Vous me tenés inexorable,
Au moins si ce mouchoir, cet heureux voile osté
Est le suiet d'vn misérable,
Il est tesmoin aussi de votre liberté.

SVR LA MALADIE DE PHILIS.

Enfin tu ne veus pas guerir,
Hé bien, Philis, ie vais mourir :
Quoy donc, ne peus-tu pas me perdre, sans te [nuire?
Recouvre viste ta santé,
Et sans changer de volonté
Tu verras, pour te plaire, où ie me sçay conduire.

15

Ie ne trouue rien de plus beau
Que le chemin de mon tombeau,
Tout y fleurit en lis, en œillets, et en roses.
Ne languis plus pour essayer,
Si i'ay le cœur de le frayer,
Les effets sont pareils à la grandeur des causes.

Quels caprices de ton amour,
D'hasarder de perdre le iour,
Pour connoistre le point, où ma passion monte ?
Que seroit-ce, si le destin,
Contre toy, faisant le mutin,
Par un arrest de mort, venoit vanger ma honte ?

O Dieux ! ne le permettés pas,
C'est trop, de punir du trépas,
Vne espreuve indiscrette, ou la fieure domine ;
L'Amour a fait ce petit ieu,
N'endurés pas qu'un autre feu
Allume dans son sang, un brasier qui la mine.

S'il faut subir vostre courroux,
Ie suis tout prest à deux genoux,
De me voir immoler, comme vne humble victime :
Philis a moins failli que moy,
Et c'est le soupçon de ma foy
Qui l'as mis en l'estat, que vous appelés crime.

Mais ridicules vanités,
Qui dans vn grand mal me flattés,
Sous lequel, sans remede, il faut que ie succombe!
Allés tromper d'autres espris :
Lorsque la parque m'auras pris,
Elle dispensera ma Philis de la tombe.

Ainsi ie viuray par ma mort,
Et qui n'enviera point mon sort
Quand on sçaura l'endroit, où ie l'aurai seruie?
Il fait beau mourir à ce pris,
Et ie serois dans le mepris
Lorsqu'elle souffre tant, d'auoir soin de ma vie.

Pendant que ie me plains ainsi,
Hélas! quel excès de soucy,
On me vient rapporter, que ma malade empire ?
Enfin, Philis, tu veus mourir,
Hé bien, ie vais aussi perir,
Ie manque, mais la faute est belle, car i'expire ?

SVR LA MORT D'VN ENFANT, A SA MERE.

Il est mort, Madame, il est mort,
Et la cruauté de la parque,
N'a pû si mal traitter son sort,
Qu'il ne soit celui d'vn Monarque :
Nous ne viuons que pour mourir,
Le corps n'est fait que pour pourrir;
Ce discours a fort peu de charmes,
Mais n'en est pas moins humain,
Puisque ceux qui versent des larmes,
Souuent en ont le lendemain.

Le ciel a de rudes reuers
Qu'il fait passer pour des visites;
Ce qu'il semble voir de trauers,
Est quelquefois plein de mérites :
Les Athées et les ingrats
Rarement ont senti son bras,
Il les aueugle dans leur vice,
Et comme ils sont presque endormis,
Il laisse au bord d'vn précipice,
D'eux-mesmes cheoir ses ennemis.

Il est vray qu'vn trop grand effort
Fait succomber à la foiblesse,
Et la main qui porte si fort,
Ne sçauroit pas qu'elle ne blesse :
La douleur est au plus haut rang,
Quand vne mere perd son sang,
La raison cache sa lumiere,
Et la Nature a trop d'appas,
Pour voir coucher dans vne biere,
Son fils et ne le pleurer pas.

Ce trait peut-il estre vainqueur ?
Ie peche contre ma memoire,
Et c'est mal lire en vostre cœur,
Que l'instruire contre la gloire :
Elle retient en ces malheurs,
Vn commandement sur vos pleurs,
Et sans agir à l'ordinaire,
Vous faites voir à vos amis
Que ce qu'approuue le vulgaire,
Ne vous est pas mesme permis.

Le temps, ou ce fils est raui,
N'a point d'objet qui l'importune,
Il n'auoit encore servi
D'aucun ioüet à la fortune;
Cet engagement de la Cour
Que vous lui prépariés vn jour,

Est une ingratte seruitude,
Ou les esprits les plus adrois
Ne rencontrent qu'inquietude,
Plus ils approchent de nos Rois.

Et puis Dieu vous laisse vn aisné
Qui sçait meriter cette place,
C'est un ieune homme si bien né
Qu'il doit charmer cette disgrâce;
Il a d'inestimables trais,
Pour suffir à tous vos souhais.
Ie redoute sa modestie
En traçant ses perfections :
Mais peut-il me prendre à partie
Quand ie preuois ses actions ?

Ie parlerois à contretemps
De poursuiure cette matiere,
Le but de celle, où ie m'estends,
S'arreste dans un Cimetiere :
Mon pinceau manque de couleurs,
Et si ma main a quelques fleurs,
Ce sont pour couronner vn Ange,
Qui, malgré ces tristes apprests,
Voit naistre par vn heureux change,
Ses lauriers entre des Cyprès.

Madame, excusés le dessein
D'vne plume si mal conduite,
Ce que ie cache dans le sein
La deuoit rendre mieux instruite :
Mais l'eloquence perd son pris
Auprès des iugemens surpris,
Et la plus belle Rhetorique,
Lors qu'elle enuisage vn cercueil,
Ne peut faire vn Panegyrique
De ce qui fait porter le deuil.

APOLOGIE POVR VN ESTRANGER SEVLEMENT SOVPÇONNE' ET MESPRISE' PAR LES IGNORANS.

Qui que tu sois, braue inconnu,
Qui fais voir en tes vers ta passion depeinte,
Resioüis toy, Philis en a cheri la plainte,
Les bons espris l'ont soustenu :
Tu dis auec plaisir, ce qu'on souffre auec peine,
Le laid de l'amour paroist beau,
Et tu sçais presque oster la haine,
Que naturellement chacun a du tombeau.
N'attends pas que d'vn vain effort,

Ie tasche en ce chiffon de rehausser ta gloire,
Ie soupçonne desia que la Seine, ou la Loire
Ont bien decidé de ton sort;
Tu ne viens pas icy chercher quelques refuges,
Ou bien ton nom ambitieux,
Ne veut point auoir d'autres iuges,
Entre tous les humains, que Philis et ses yeux.
Asseure toy de leur faueur,
Tu te peux bien vanter de leur auoir sceu plaire,
Auec ioye ils ont leu, ce qu'ils auoient pu faire,
Ils ont condamné leur rigueur:
Que ce soit par pitié, que ce soit par iustice,
Apres t'auoir fait tant de mal;
Si la copie est leur delice,
Croy qu'ils n'agréront pas moins son original.
Mais permets moy de te laisser,
Apres t'auoir fait part de ces bonnes nouuelles,
La vengeance m'emporte et les raisons sont telles,
Que tu ne peus t'en offencer;
C'est pour entretenir ces espris à la mode,
Ces gens à mesdire de tout,
Qui pourueu qu'ils sçachent dire Ode,
Croyent auoir couru Parnasse iusqu'au bout.
Leur procedure fait pitié,
Parlés leur clairement, vous estes du vulgaire,
Parlés leur hautement, ils ont trouué l'affaire,
Ce passage est pris à moitié:

Là Madame s'en mele, et l'on voit sur sa bouche
Fleurir vn reproche mignon,
Martin de Ville est d'autre souche,
Ouy vrayment de sa part, dittes de Boudignon.
Ce Gentilhomme est trop bien nė,
Soit en collateralle, ou bien en droite ligne,
Pour souffrir qu'vn concierge, ou bien planteur de
En fait de vers soit condamné : ſvigne
A quelque point d'honneur, où monte sa puissance
Ie luy demande humble pardon ;
Si ie dis, que sauf sa naissance,
Il peut bien hasarder d'aymer vne...

D'VN CROCHETEVR ACCVSE' DE N'AVOIR PAS DIT GARE, GARE, QVI GAIGNA SA CAVSE.

Vn porteur de bois dans Paris
Deschira le manteau d'un braue,
Qui le fit traisner comme esclaue
Par quatre pousse-culs, qui l'eurent bien-tost pris :
Le Iuge l'interroge, et dit qu'il se deffende,
Donnant quelque raison du fait qu'on lui demande;
Mais le drole ne respond rien,
Dont le Iuge fasché, vient dire à la partie,

Hé ! vraiment vous l'entendés bien,
Que faire d'vn muet, d'vn sourd sans repartie ?
D'vn muet, reprit l'autre ; aussi fort qu'vn taureau.
Naguere il me crioit, gare, gare en la rue.
Enfin repart le drole, il s'est coupé le veau,
La vérité Monsieur vous paroit toute nüe,
Dieu sçait s'il sceut auoir apres
Despens, dommages et interests.

SVR LA MORT DE MESS. DE S. MARS ET DE THOVL.

Svr vn mesme eschaffaut, la trame fut coupée
A l'honneur de la robe et celuy de l'espée ;
Mais par differente raison,
D'auoir parlé, l'vn perd la vie,
Et l'autre se la voit rauie,
Pour s'estre teu, sans trahison :
S. Mars tu meurs, mais infidelle,
Et toy de Thoul, mais en fidelle !

PLAINTE DE TIRSIS A CLORIS.

Si des effets de l'amitié
L'on peut iuger par l'aparence,
Cloris, ie n'ay point d'esperance
D'émouuoir pour moy ta pitié.

Ta froide mine monstre bien
Qu'ailleurs ton amour est placée,
Et qu'il faut m'oster la pensée
Que pour attendre on ne perd rien.

Tu peux me donner le trépas ;
Mais, prend garde belle inhumaine,
Que le suiet qui fait ta peine
Blesse, et ne te guerira pas.

Ton mal et le mien diferens
Ont pourtant vne mesme cause,
Et si non plus que toy ie n'ose
Rendre mes desirs apparens.

Hé ! vraiment vous l'entendés bien,
Que faire d'vn muet, d'vn sourd sans repartie ?
D'vn muet, reprit l'autre ; aussi fort qu'vn taureau
Naguere il me crioit, gare, gare en la rue.
Enfin repart le drole, il s'est coupé le veau,
La vérité Monsieur vous paroit toute nüe,
Dieu sçait s'il sceut auoir apres
Despens, dommages et interests.

SVR LA MORT DE MESS. DE S. MARS ET DE THOVL.

Svr vn mesme eschaffaut, la trame fut coupée
A l'honneur de la robe et celuy de l'espée ;
Mais par differente raison,
D'auoir parlé, l'vn perd la vie,
Et l'autre se la voit rauie,
Pour s'estre teu, sans trahison :
S. Mars tu meurs, mais infidelle,
Et toy de Thoul, mais en fidelle !

PLAINTE DE TIRSIS A CLORIS.

Si des effets de l'amitié
L'on peut iuger par l'aparence,
Cloris, ie n'ay point d'esperance
D'émouuoir pour moy ta pitié.

Ta froide mine monstre bien
Qu'ailleurs ton amour est placée,
Et qu'il faut m'oster la pensée
Que pour attendre on ne perd rien.

Tu peux me donner le trépas ;
Mais, prend garde belle inhumaine,
Que le suiet qui fait ta peine
Blesse, et ne te guerira pas.

Ton mal et le mien diferens
Ont pourtant vne mesme cause,
Et si non plus que toy ie n'ose
Rendre mes desirs apparens.

Cette fascheuse extremité
Tient nostre esprit dans la contrainte;
Mais mon cœur, outre cette crainte,
Esprouve encor ta cruauté.

Il faut mourir, pauure Tirsis,
Puisque tes vœux et tes seruices,
Tes douceurs, tes dons, tes suplices,
N'ont pû rien gagner sur Cloris.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE

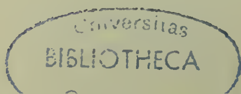
DARANTIERE, IMPRIMEUR A DIJON

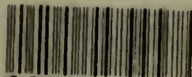
le 15 décembre 1880



POUR LÉON WILLEM, ÉDITEUR

A PARIS




a39003

003324745b